

2^e Année N^o 22 et 23

DS
531
I5634

N^o 0/40

Jeudi 6 Février 1941

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Les maîtres-laqueurs de Hanoi



Coromandel laque claire de M. Bai



INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur: **Jean SAUMONT**

DIRECTION - ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { **INDOCHINE et FRANCE.** Un an **15 \$ 00** — Six mois **8 \$ 50** — Le numéro **0 \$ 40**
ÉTRANGER. ... Un an **24 \$ 00** — Six mois **13 \$ 50**

Nos collaborateurs

Pierre ANDELLE, Maurice ANDRIEUX, Arnaud BARTHOUE, Maurice BERNARD, Georges BOIS, Ch.-H. BONFILS, Henri BOUCHON, Paul BOUDET, Bernard BREIL, Jean BROUSSEL, Révérend Père CADIERE, P. CHAMPENOIS, J.-Y. CLAEYS, G. CÔDES, Mademoiselle COLANI, Madame G. de CORAL-REMUSAT, Henri COSSERAT, Albert COURTOUX, TRAN-DANG, Claude DERVERN, Jean DESCHAMPS, René DESPIERRES, P. DUPONT, Jean FARCHI, Pierre FOULON, L. de FOVILLE, Marcel GAULTIER, V. GLAIZE, Victor GOLOUBEW, Georges GROSLIER, DUONG-QUANG-HAM, Jean-M. HERTRICH, NGUYEN-VAN-HUYEN, HUYNH-TON, NGUYEN-TIEN-LANG, M.-V. LASSALLE, André Le GUENEDAL, Paul LEVY, Louis MALLERET, Paul MUNIER, Marcel NER, NGUYEN-VIET-NAM, Jean NOEL, Madame TRINH-THUC-OANH, André PONTINS, Paul RENON, Jean ROUX, Jean SAUMONT, HOANG-THIEU-SON, André SURMER, DUONG-MINH-THOI, DANG-PHUC-THONG, Madame Marguerite TRIAIRE, LE-TAI-TRUONG, NGUYEN-MANH-TUONG, etc...

ILLUSTRATION : Madame BOUDET, NGO-THUC-DUNG, NGUYEN-HUYEN, Maurice LOESCH, NGUYEN-TIEN-LOI, NAM-SON, VU-VAN-THU, TO-NGOC-VAN, etc...

PHOTOGRAPHIE : Central Photo (Hanoi), Huong-Ky (Hanoi), Moderne Photo (Saigon), Section Photographique du Gouvernement Général, Studio d'art F. Nadal (Saigon), etc...

DÉPOSITAIRES

ANNAM

HUÉ

CHAFFANJON.
HUONG-GIANG, 21, rue Paul-Bert.
LE-THANH-TUAN, 119, rue Gia-Long.
NGUYEN-XUAN-QUE, Kiosque, rue Jules-Ferry.

DALAT

POINSARD ET VEYRET.

QUINHON

MY-LIEN, 78, quai Gia-Long.

NHATRANG

LIBRAIRIE KIM-ANH, route coloniale n° 1.

QUANG-NGAI

LIBRAIRIE VUONG-CONG, rue du Marché.

THANH-HOA

LIBRAIRIE THAI-LAI, 47, Grand' Rue.

TOURANE

QUANG-HUNG-LONG, en face de la gare.

LIBRAIRIE VAN-THANH, rue Verdun.

VINH

AN-NGOC-PHUNG, Square Khoa-huu-Hao.

CHAFFANJON.

CAMBODGE

PNOM-PENH

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 14, avenue Boulloche.

TAKEO

LIBRAIRIE BINH-TAN.

COCHINCHINE

SAIGON

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 185, rue Catinat.

BIEN-HOA

NGUYEN-VAN-TAO.

CANTHO

LIBRAIRIE NGUYEN-VAN-NHIEU, Kiosque.

LONG-XUYEN

HUU-THAI, 2, place Jeanne-d'Arc.
LIBRAIRIE LE-NGOC-NGHIA.

RACHGIA

VAN-HOA, angle des rues du Théâtre et Gia-Long.

SADEC

TRAN-QUANG-ANH, 2, rue du Théâtre.

TONKIN

HANOI

« INDOCHINE », 15, boulevard Rollandes.

G. TAUPIN ET Cie, 50, rue Paul-Bert.

A. B. C., 50, rue du Coton.

LIBRAIRIE HOC-HAI, 34, rue de la Citadelle.

HUONG-SON, 97, rue du Coton.

HUNG-THUY, 157, rue du Coton.

LIBRAIRIE CENTRALE, 60, rue Borgnis-Desbordes.

J.-M. MOHAMED ISMAIL FRERES, 79, rue Paul-Bert.

NAM-KY, 14, boulevard Gia-Long.

THU-HUONG, route de Sinh-Tu.

THUY-KY, 98, rue du Chanvre.

TRAN-VAN-KHOAT, 120, rue du Coton.

TRUONG-XUAN, 55, route de Hué.

VAN-LAM, 33, rue Francis-Garnier.

VAN-NGOAN, 110, rue du Pont-en-Bois.

HAIPHONG

« INDOCHINE », 44, boulevard Amiral-Courbet.

CHAFFANJON, boulevard Amiral-Courbet.

MAI-LINH, 60, avenue Paul-Doumer.

NAM-TAN, 100, boulevard Bonnal.

TAI-FAT, 61, boulevard Paul-Bert.

BAC-GIANG

AN-DINH, 76, rue Dao-Ky.

BAC-NINH

VAN-VIET, 216, rue Tièn-An.

CAO-BANG

HOANG-TICH-THANH, 77, rue Pholu.

DAP-CAU

VINH-THAI, 43, rue Principale.

HAIDUONG

LIBRAIRIE QUANG-HUY, 125, rue du Maréchal-Foch.

HONGAY

CHAFFANJON.

HUNG-YEN

LIBRAIRIE CHI-TUONG, 29, rue Marchand.

LANGSON

TRAN-DANG-LONG, 10, rue Chavassieux.

MONCAY

MINH-HUNG, 82, rue Clamorgan.

NAM-DINH

HOI-KY, 34, rue Carreau.

PINZON, rue Carreau.

VINH-THI, 34, rue de France.

PHUTHO

CAT-THANH.

QUANG-YEN

HA-MINH, 9, Maréchal-Joffre.

SEPT-PAGODES

CHI-LINH, rue Hoa-Lac.

TONG

DAN-SAN, rue Son-Loc.
LIBRAIRIE DE FRANCE.

VIETRI

LONG-HOA.

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

SOMMAIRE

	Pages		Pages
<i>La fin d'une agression inutile</i>	1	<i>Corderie</i>	X
<i>Miettes de méchanceté et parcelles d'amour</i> , par PIERRE FOULON	2	<i>Tissage</i>	XI
<i>Une excursion de la Société des Etudes Indochi- noises au Bas-Laos pendant les vacances de Noël 1936</i> , par GEORGES BOIS	4	<i>Morts au Champ d'honneur</i>	XII
<i>L'assistance médicale au Cambodge</i> , par PAUL RENON	8	<i>Quand on n'aime plus</i> , Nouvelle par TRINH-THUC- OANH	11
<i>Note sur le manuel de Littérature annamite « Viêt- van giao-khoa-thu » de M. Duong-quang-Hàm, par LE-THANH-Y</i>	10	<i>La semaine :</i>	
<i>Départs</i>	I	<i>En France</i>	15
<i>Les maîtres-laqueurs de Hanoi</i>	II à VI	<i>Dans le Monde</i>	15
<i>Les petites industries tonkinoises :</i>		<i>En Extrême-Orient</i>	16
<i>Briqueterie</i>	VII	<i>La Vie Indochinoise</i>	18
<i>Poterie</i>	VIII-IX	<i>Naissances — Mariages — Décès</i>	19
		<i>Pour le dimanche :</i>	
		<i>Les Bonnes Recettes</i>	20
		<i>Mots croisés n° 17</i>	20
		<i>Solution des mots croisés n° 16</i>	20

La fin d'une agression inutile

Le Japon ayant pris l'initiative d'offrir à l'Indochine française et au Siam sa médiation dans une querelle inutile, l'Indochine française a accepté aussitôt. Et la convention de trêve a été signée le 31 janvier à Saigon.

L'Indochine française pouvait et devait avoir cette attitude loyale et franche. Elle n'a cherché noise à personne ; elle n'a pas hésité à se défendre énergiquement quand elle était attaquée sans raison ; elle n'a jamais refusé la discussion. Elle n'a vraiment rien à se reprocher.

Il convient de souligner qu'en acceptant une trêve et en consentant à discuter de nouveau après avoir dû prendre les armes pour la défense de son territoire et de ses populations, elle n'a cédé à aucun sentiment de crainte. Bien qu'ayant, de propos délibéré, adopté une attitude purement défensive afin de montrer sa bonne foi absolue, quand la proposition de médiation intervint les événements ne pouvaient lui donner nulle inquiétude : ses troupes de terre contenaient facilement l'agresseur aux abords mêmes de la frontière ; son aviation avait déjà fait éprouver à l'adversaire, en des opérations de défense et de représailles, des

pertes très sensibles ; enfin sa marine avait accompli le bel exploit de Koh-Chang, diminuant d'un tiers la marine adverse.

Mais elle ne repoussa point l'occasion de faire cesser une querelle inutile, causant des pertes humaines et matérielles parfaitement évitables.

Forte de son bon droit, démontré par l'histoire et par les textes, elle s'honore en ne refusant point de discuter encore avec un voisin qui a cru devoir assumer les responsabilités de l'agression.

Ses frontières n'ont subi que d'insignifiantes atteintes ; son honneur est sauf. Avec une pensée attristée et reconnaissante pour ceux — Français et indigènes — qui sont morts à son service, elle s'asied à la table des négociations, sans inquiétude, sans haine, sans contrition.

Souhaitons qu'elle y rencontre une Thaïlande redevenue sincère et raisonnable, accessible à l'esprit de la médiation, et ayant cessé ses campagnes de presse agressives, ses attaques verbales contre une Indochine unie dans le sentiment absolu de son bon droit.

INDOCHINE

MIETTES DE MÉCHANCETÉ ET PARCELLES D'AMOUR

par PIERRE FOULON.

« Le Moi est haïssable ». Comme une maladie ; comme toutes les maladies. Le Moi est une hypertrophie du Je. Le Je est aimable, plein de santé. Il prend ses responsabilités et sourit à Tu. « Je voudrais m'approcher de toi et que tu m'aimes ». Ainsi parla Ménalque.

Ayant à nous parler beaucoup de soi, Jean Rostand, en 1928, publia *Julien ou Une Conscience*. Julien, au lieu de Je, Jean... pudeur cousue de fil blanc ! Onze ans plus tard, l'an dernier, le même savant, avec une modestie plus sûre, écrit je, sans ciller, où il le faut, dans ses *Pensées d'un Biologiste*.

Ceux qui parlent d'eux-mêmes en disant nous se donnent le ridicule d'user d'un pluriel emphatique, qui n'a d'excuse que lorsque un roi ou quelque personnage l'emploie pour se situer au-dessus de la commune individualité. C'est seulement quand le moi est l'Etat que le moi peut dire Nous...

★★

Dans les livres que me prêtent mes amis, parce qu'ils les admirent et les ont « lus et relus » je trouve toujours des pages pas coupées.

Sur les dossiers constitués par une grande Commission et qui naviguaient de commis en secrétaires, de secrétaires en plantons, avant d'échouer dans quelque bureau non fermé, je lisais régulièrement : *Confidentiel*.

★★

Il faut rire à belles dents, comme on mord, et sachant qu'en riant on mord. Tu souriras pour une, sentant qu'en souriant on caresse.

★★

La même pudeur qui nous fait appeler « camaraderies » quelques-unes de nos plus vraies amitiés nous fait appeler « amitiés » quelques-unes de nos plus chères amours.

★★

Nous ne vieillissons pas tous, ni dans toutes les périodes de notre vie, à la même vitesse.

Mes élèves sont comme des fils (marquez un point, Asie !) ; affranchis du Lycée, les voici comme de très jeunes frères ! Et puis le mariage, la profession, la variable vie font d'eux des frè-

res moins éloignés, des familiers parfois ou des amis.

Car l'amitié passe le rang, passe le sexe et passe l'âge. Les lettrés annamites, qui ne plaisantent pas avec les préséances et les précéances de l'ancienneté, ont pourtant forgé une expression pour désigner une amitié « oubliée de l'âge », *vong niên*. Une telle amitié, Spinoza l'eût placée « sous l'aspect de l'éternité », parmi les choses resplendissantes, mais « aussi difficiles que rares ».

★★

L'on voit des gens si sots qu'on tremble un peu qu'ils ne s'en aperçoivent et n'en demeurent, tout les premiers, gênés. Qu'on se rassure ! Un pareil accident ne se produit pas plus souvent que la rencontre de deux étoiles dans les espaces infinis.

★★

Soyons francs : à « l'éternel féminin » nous préférons l'éphémère féminin et la beauté « qu'en peu d'espace » la tendre rose laisse choir. Nous aimerons éternellement l'éphémère féminin.

★★

Le plus dangereux ennemi du travailleur n'est point le fainéant, ni l'exploiteur, mais bien le semble-travailleur. Dans notre société laborieuse, ce faux-laborieux est une plaie aussi grave que fut, dans une société toute religieuse, le faux-dévôt. Les « intérêts du Service », les « intérêts de la Production », les « intérêts du Commerce » ont remplacé les « intérêts du Ciel », mais le vrai labeur, comme naguère la vraie dévotion, est toujours menacé d'être jeté hors de sa propre maison par nos Tartuffes du travail.

★★

Si un homme d'esprit parvient à « faire un mot » sur son malheur, le voilà plus qu'à demi consolé... Il pardonne au destin cruel qui s'est montré bon collaborateur.

★★

On comprend, non sans dégoût, qu'un eunuque, en châtrant des hommes, veuille se faire, d'ignoble façon, des semblables. Ce qui passe l'entendement c'est qu'un homme entier puisse accepter ce travail-là.

Conversation avec les hommes : prétexte à fumer et à boire. Avec des femmes : prétexte à les regarder dans les yeux.

★★

Les belles phrases sont comme les yeux : les plus claires ont leur mystère, et ce mystère, plus que leur clarté les fait aimer.

★★

Le comique est la revanche que la laideur prend sur la beauté en s'alliant avec certaines puissances intellectuelles.

★★

L'expérience se manifeste moins par la quantité des erreurs qu'on évite que par la façon dont on les répare.

★★

Si le génie est une folie, c'est en tout cas l'une des moins contagieuses... Mais elle n'est point folle, cette courte impatience qui suit les longues patiences.

★★

L'amitié est si attentive et si avisée qu'il y a moins d'amitiés à trois que de ménages à trois.

★★

Que de gens osent louer ce qu'ils auraient vergogne de blâmer ! Ils ne comprennent pas que la malséance ou le ridicule résident dans l'incompétence de leur juridiction et non dans le sens de leur jugement.

★★

Puis, qu'on regarde ces louanges de plus près : on remarquera qu'elles laissent plus volontiers le passé d'un homme que son avenir ; et plus volontiers son avenir que son présent. C'est-à-dire qu'elles sont payées en pièces démonétisées ou en traites sur le futur lointain. Louer le présent d'un homme, c'est payer comptant.

★★

Bien avant d'avoir entendu parler de « relativité » philosophique ou scientifique, les hommes en usaient dans leurs affections, dans leurs grâces, dans leurs admirations.

★★

Louer quelqu'un n'est pour eux qu'une façon adroite d'usurper le droit de le critiquer, et bientôt de le semondre.

Les esprits mercantiles appellent pratique ce qui met en cause leur intérêt personnel, et théorique ce qui concerne l'intérêt général. Leur révérence pour la pratique, à l'encontre de la théorie, on les étonnerait fort en lui donnant son vrai nom, qui est égoïsme, intérêt honteux, à court terme.

La véritable théorie est la pratique des maîtres, pratique hautaine et généreuse, dont ils n'escomptent pas pour eux-mêmes les bénéfices. Ils savent que le remboursement des avances qu'ils consentent au présent réel ne viendra qu'à longue échéance et pour leurs arrière-neveux. Ils ne confondent pas non plus la théorie avec un rêve, car elle a de réelles racines dans le sol solide, comme cet arbre, précisément, qu'un octogénaire plantait...

★★

Non, ce n'est pas à un ami qu'on fait ses plus généreuses confidences. Crainte d'abîmer l'amitié, crainte... sait-on ? Mais à un étranger fraternel ou paternel ; type : le prêtre. Ce confesseur que je ne vois pas et dont j'ignore peut-être le nom, je lui ouvre filialement mon « cœur le plus secret »...

L'amitié, pas plus que l'amour, n'oublie jamais qu'il faut lutter pour conquérir et pour garder : elle n'aime point s'aventurer dans le no-man's-land de la confiance pure.

Dieu, sans l'intermédiaire de son prêtre, a reçu pas mal de confidences : c'est qu'il est lui-même invisible et, somme toute, assez distant.

★★

Le manque de soins cause plus de maux que l'ignorance ou la méchanceté. Que de catastrophes n'ont pour origine qu'une petite inadvertance, une infime négligence !

De quoi votre cœur a-t-il le plus souffert ? De trahisons ? Non ! Mais tant d'affections inattentives, et ces amitiés distraites !

Le *soin*, qui sauverait tout, aura pourtant du mal à s'imposer : il a l'air d'une vertu bourgeoise, comme l'*ordre* a l'air d'une profession politique.

★★

Le Pays de Simplicité ne serait pas si beau si l'on pouvait y atteindre autrement qu'à travers sept mers de renoncement, septante déserts d'aridité et sept fois septante montagnes de complexité.

★★

Quand les vérités crèvent les yeux et le cœur, la poésie offre des voiles pour draper la lumière cruelle. Cette obscure clarté qui tombe des poèmes...

Pierre FOULON.

UNE EXCURSION DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES INDOCHINOISES AU BAS LAOS

pendant les vacances de Noël 1936

par GEORGES BOIS.

Cette excursion qui a duré une semaine : du 26 décembre au 2 janvier avait été organisée d'après les directives suivantes : « Selon la coutume, le Comité de la Société des Etudes Indochinoises organise au bénéfice des membres de la Société une excursion des plus intéressantes pour les vacances de Noël. L'an dernier les ruines d'Angkor furent visitées dans d'excellentes conditions ; cette année la caravane suivant les traces de Doudard-de-Lagrée et de Francis-Garnier se propose de remonter le cours inférieur du Mékong jusqu'à Paksé, d'où elle rayonnera dans les régions environnantes... Le nombre des participants sera limité à douze environ, car les possibilités d'installation dans les différents gîtes d'étape demeurent assez réduits (Communiqué aux journaux).

Ce court voyage fut très réussi, car il présentait suffisamment de variété et d'imprévu pour ne jamais devenir une promenade trop facile, même en certaines régions plutôt monotones de la grande plaine laotienne. La grande voie de pénétration sud-nord, la route 13 en gros parallèle au Mékong (qui existait déjà en tant que piste inconfortable) est en pleine activité de construction sur de grandes distances, soit entre Kratié et Stung-treng, soit entre Stung-treng et Paksé ; d'autre part ont été utilisées par la caravane certaines pistes du Laos et la route de Paksé à Oubone au Siam, qui ne sont aménagées que de façon assez rudimentaire. Aussi les étapes furent-elles quelque peu fatigantes et lentes, ce qui permet d'ailleurs souvent de mieux jouir de quantité de détails.

Avant de noter ici quelques impressions de voyage et de les illustrer par une série de photographies, donnons le programme général du voyage.

Aller :

Samedi 26 décembre : de Saigon à Kratié, 250 kilomètres.

Dimanche 27 décembre : de Kratié à Paksé (avec arrêt aux chutes de Khône), 240 kilomètres.

Lundi 28 décembre : visite du Plateau des Bolovens, par Paksong, les chutes de la Saset, Saravane. Retour à Paksé, 220 kilomètres.

Mardi 29 décembre : de Paksé à Oubone (Siam) et retour, 220 kilomètres.

Mercredi 30 décembre : de Paksé au temple khmer de Vat-Phu et retour, 100 kilomètres.

Jeudi 31 décembre : jour de repos à Paksé.

Retour :

Vendredi 1^{er} janvier : de Paksé à Kratié.

Samedi 2 janvier : de Kratié à Saigon.

La première étape, celle du samedi 26 décembre, de Saigon à Kratié, fut parcourue très normalement par les trois autos de la petite caravane dans l'après-midi. La route excellente file vers le Nord et traverse une région extrêmement verdoyante, presque plate, aux cultures des plus variées : canne à sucre, cocotiers, rizières, arbres à mangoustans, caoutchoucs, etc... On traverse quelques grosses agglomérations fort coquettes au long des rivières et dans la verdure : Lai-tieu et Thu-dau-mot. Au delà l'une cinquantaine de kilomètres la population devient plus clairsemée et les plantations de caoutchouc s'étendent de plus en plus nombreuses jusqu'à former une immense forêt régulière dont de temps à autre (surtout à Hon-quan et à Snoul) on aperçoit le déroulement jusqu'à des horizons très lointains de verdure d'un vert foncé ou tirant sur le roux.

On s'élève ainsi quelque peu en plein milieu de ces collines de terre rouge extrêmement riche, puis l'on redescend. Ici et là voici quelques étendues de jeunes caoutchoucs récemment replantés, avec à côté d'eux de grands troncs déjà débités. On file le long d'allées de palmiers ressemblant à des voûtes d'ogive sombres. Sur de grandes étendues de petits feux consomment les feuilles sèches. Tandis que le soir descend nous entrons sur le territoire du Cambodge. Nous nous rapprochons de Kratié que l'on atteint à la nuit, par un magnifique clair de lune qui permet d'apercevoir dans les faubourgs les jolis pavillons sur pilotis des familles cambodgiennes aisées. Ces pavillons sont surmontés d'élégants ornements en bois sculpté qui parcourent le faite des toitures. Après une pagode au toit plus relevé que celles de Cochinchine n'en possèdent, on entre dans les rues d'une ville active, mais peu originale, car beaucoup d'Annamites et de Chinois se mêlent aux Cambodgiens du peuple.

Voici enfin l'hôtel coquet, tout près du Mékong, qui coule en cette saison sèche au bas d'une berge très escarpée. Cette partie du voyage en une région connue et très fréquentée, n'a pas retenu l'attention des photographes qui réservaient leurs clichés pour le vrai Cambodge et le Laos.

Le dimanche 27, la caravane est partie au lever du soleil de Kratié. La route longe le puissant

Mékong durant près de 50 kilomètres. Une lumière admirable faisait vivre le fleuve bordé de cultures et de cases sur pilotis, de grands arbres isolés. De nombreux oiseaux animaient le paysage et évoluaient sur le grand fleuve parsemé d'îlots de verdure. La berge opposée apparaissait lointaine. A regret nous vîmes la route quitter le bord du fleuve et se diriger un peu plus à l'Est vers la forêt clairière aux grandes herbes ou un chasseur de la dernière auto tua un beau paon. La route n'est plus alors empierrée que de latérite rouge parfois peu régulière. Plus loin on traverse au ralenti, en raison des travaux d'empierrement, une région où la forêt se fait magnifique, dense ; des arbres splendides bordent le chemin.

Nous sommes à Stung-treng à 10 heures. On retrouve avec plaisir le fleuve. En réalité nous sommes devant la Se-kong qui passe devant Stung-treng. C'est une rivière qui vient du nord, d'autres rivières importantes venant de la Chaîne Annamitique (du sud et de l'est) l'alimentent. Un peu plus loin on aperçoit le confluent de la Se-kong avec le Mékong. Après un court arrêt qui permet de prendre quelques photographies, notamment au marché et sur les berges de la rivière, nous quittons ce centre destiné à se développer, plus encore que Kratié qui restera en dehors du parcours normal de la route 13 lorsqu'elle sera terminée. Il est déjà envahi par les commerçants chinois et annamites, beaucoup plus actifs que les Cambodgiens. Après avoir passé la rivière sur un bac nous poursuivons notre voyage.

La piste se fait plus irrégulière, et plus fatigante. La poussière intense oblige les autos à se suivre à grande distance. Aussi est-on très satisfait d'arriver à midi aux chutes de Khône (Papheng), où l'on s'arrête pour admirer cette puissante chute, la plus importante, la plus massive de toutes celles du Mékong. Après avoir déjeuné sous un kiosque qui domine la chute on repart pour Paksé.

Nous franchissons bientôt les limites du Laos : l'étape est fatigante, car on roule par une chaleur très lourde. Nous sommes sur la route 13 en construction sur 100 kilomètres ainsi que nous l'apprend laconiquement un écriteau. Ou plutôt non pas sur la route, mais sur des pistes parallèles à la route, qui tantôt à droite, tantôt à gauche longent cette grande artère ou travaillent de nombreuses équipes de coolis tonkinois et des rouleaux à vapeur. La poussière est épaisse, les passerelles très primitives. On avance lentement, la forêt est parfois très belle, le plus souvent peu fournie et desséchée, véritable savane. Le fleuve n'est pas loin, mais on le distingue que rarement. Ce n'est qu'à la nuit tombante que l'on arrive à Paksé, terminant l'étapes sur quelques très bons

kilomètres de route dans la grande forêt d'où l'on débouche brusquement dans la plaine dominée par la haute falaise du plateau des Bolovens.

Et tout de suite nous sommes plongés en pleine atmosphère laotienne. L'Administrateur de Paksé a préparé pour nous une fête de bienvenue laotienne : un *Bassi*. Sans nous laisser même le temps de nous nettoyer un peu on nous introduit au salon de la Résidence où les notables laotiens et leurs femmes accompagnés d'un orchestre de khènes (sorte de flûte à nombreux tuyaux) nous souhaitent la bienvenue. Ils sont-là accroupis calmes et souriants, autour d'une petite pagode en mignature surmontée de cierges allumés. Le principal notable récite des vœux bouddhiques. Puis il nous passe à tous au poignet un petit bracelet fait d'un fil blanc qu'il noue tandis que tous les Laotiens se tiennent derrière lui en une chaîne continue.

Après cette charmante cérémonie on va vite se débarrasser de sa poussière, mais pas du petit bracelet porte-bonheur : les uns à l'hôtel, d'autres à l'hôpital, d'autres enfin au petit hôtel franco-laotien quelque peu rudimentaire. Un repas en commun nous réunit ensuite à l'hôtel. Et l'on ne tarde pas à aller se coucher.

Le jour suivant : le lundi 28 est consacré au Plateau des Bolovens, qui domine Paksé au nord-est. On part de bonne heure, insensiblement on monte, l'air se fait plus vif, et l'on s'enroule volontiers dans une bonne couverture. On est bientôt à la station agricole de Paksong qui est à 1.200 mètres d'altitude. Les mimosas poussent ici magnifiques. Des cultures très diverses sont étudiées : en particulier le thé, le café, le quinquina. La terre est très fertile, mais trop arrosée en été par les pluies (près de 4 mètres d'eau par an), enfin c'est une région très peuplée, par des tribus souvent farouches.

Après s'être passé au village de Paksong, station d'altitude des fonctionnaires de Paksé, nous continuons sur ce beau plateau boisé et pittoresque. On passe au joli village de Tatheng, aux maisons nettes et coquettes sur pilotis, où vivent en un cadre de montagne délicieux des indigènes qui ont largement profité de la civilisation proprement laotienne. Puis on descend vers la rivière Seset. Nous nous arrêtons à un village qui appartient à une tribu de Kha Souei, le village de Ban-sène-Vang. Ces montagnards sont devenus aux trois quarts laotiens. Ils en ont pris les mœurs, le costume, le genre d'habitation. L'emplacement est pittoresque, tout près de la première chute de la Seset, en pleine verdure. Il faut ensuite faire une montée assez raide en auto pour arriver au haut de la grande chute, qui tombe d'une falaise parfaitement nette de 100 mètres de haut. Le cadre est ma-

gnifique, le panorama incomparable vers la plaine du Mékong. Tout en admirant on se restaure. Puis on repart pour descendre sur Saravane par une jolie piste, croisant ici et là des indigènes bien primitifs, mais pas farouches, qui nous saluent avec une extrême politesse d'un geste original de la main portée en avant plusieurs fois au-dessus de la tête, geste que nous avons vite fait de reproduire et même d'esquisser avant eux.

Saravane est notre point extrême au nord. Ici c'est le vrai Laos qui n'a pas perdu son cachet original, parce qu'il n'est pas encore envahi par les Annamites. Nous y passons la fin de l'après-midi sous le charme de ce cadre constitué par une très vieille pagode d'un style très original et une bonzerie avec un ancien pavillon bibliothèque adorablement sculpté. Là, va se dérouler en notre honneur un « bouï », grande fête laotienne avec procession, chants et danses, puis défilé plusieurs fois répété dans la cour de la bonzerie de tout un peuple naïvement heureux de commencer une série de réjouissances qui vont durer deux ou trois jours. On sent qu'en ce pays heureux le temps ne compte pas. On peut être tout à la joie. Les couleurs claires et variées des costumes féminins donnent à cette foule si douce une note délicate d'élégance simple et enfantine. Pour compléter cet ensemble déjà si gracieux et varié, voici venir des guerriers montagnards. Dès que les Laotiens se sont accroupis par groupes dans la cour de la bonzerie, ils viennent esquisser pour nous quelques pas de danse et des évolutions lentes. Malheureusement le temps très couvert et orageux a empêché nos photographes de bien rendre toutes ces scènes si pittoresques.

Le mardi 29 nous fîmes une excursion en pays siamois. Ce fut la journée la moins réussie. La route d'abord est peu intéressante et incomplètement aménagée. A Oubone l'accueil du Gouverneur fut très cordial, mais la ville cosmopolite est absolument sans aucun cachet original. C'est une petite Port-Saïd.

Le mercredi 30 devait être, avec la journée des Bolovens, une des meilleures journées du voyage, il s'agissait de nous rendre de l'autre côté du Mékong, au temple khmer de Vat-Phu, qui se trouve près de Bassac. Après avoir traversé le Mékong dès le matin, nous avons suivi une jolie piste qui longe le fleuve sur la rive droite en face de Paksé. De contre-fort en contre-fort, nous avançons. On distinguait le fleuve. Des villages apparaissaient dans la verdure. Puis l'on arriva à Bassac, gros bourg laotien qui est certainement ce que nous avons vu de plus authentiquement laotien. Les maisons sur pilotis ont des ballustrades artistement ajourées. Elles sont abritées à l'ombre de grands cocotiers et d'arbres fruitiers

du pays. On sent l'aisance de cultivateurs propriétaires, qui possèdent aussi des barques et des filets pour la pêche. Car de grands filets sèchent suspendus près des maisons. Et parfois on entrevoit quelque métier à tisser ces admirables étoffes que portent les femmes laotiennes. Et toujours là, tout près le fleuve calme et lent, en cette saison du moins ; parfois quelque pirogue glisse et s'éloigne.

Puis nous arrivons au temple de Vat-Phu. Ruines remarquables. Nous avons passé là des heures trop brèves à notre gré à admirer. Nous avons quitté les autos près de grands bassins d'eau. Une avenue bordée de bornes sculptées conduit d'abord à deux galeries d'un art très purement khmer. Par des escaliers on arrive ensuite au pavillon royal, très mal conservé, qui était, semble-t-il, un lieu de recueillement, puis enfin au dernier édifice : le sanctuaire proprement dit, qui domine de haut la plaine du Mékong ; il est admirablement installé sur une grande esplanade adossée à la falaise d'une grande montagne qui domine majestueuse.

Ce sanctuaire est un ouvrage particulièrement remarquable : aux sculptures d'une finesse, d'une légèreté et d'un modelé supérieur encore à ce que l'on peut voir à Angkor. Malheureusement la toiture s'est effondrée depuis des siècles, ce qui est particulièrement désastreux, car, chose unique, dans l'art khmer on avait voulu imiter ici les toitures relevées et pointues des constructions légères en bois. Quelques vestiges de toiture et d'angles seuls subsistent, pour attester cet essai original, mais mal conçue, par des architectes par trop insuffisants.

Derrière le sanctuaire nous avons visité la source sacrée. Les trois divinités essentielles des Khmers sont sculptées dans la falaise : Brhama, Çiva, Vishnou.

Au retour, dans la soirée, nous avons encore admiré cette région si calme et riante de Bassac, qui vit derrière son fleuve, qui la protège, et où par suite la vie laotienne garde son originalité si sympathique. Puis ce fut le passage du fleuve. Nous l'avions déjà traversé deux fois pour aller à Oubone et encore le matin même. Mais on ne se lasse pas de le contempler. C'était le soir, au coucher du soleil par une soirée limpide et calme.

Le 31 janvier fut jour de repos à Paksé, avant le retour. Nous nous sommes promené de bon matin sur le fleuve en pirogue le long des berges nous avons croisé des Laotiens venant au marché et souriant doucement, étonnés de nous voir ramer si gauchement. Puis nous avons visité les magasins et le marché (19-20). C'est au milieu des Annamites et des Chinois qu'il faut chercher les Laotiens en ce centre commercial, qui doit peu à l'activité des Laotiens, gens si cal-

mes, si satisfaits d'une vie simple et contemplative. Le soir, promenade le long du fleuve : nous avons observé, au milieu de jardins potagers très soignés où travaillent des Chinois, une maison laotienne fort simple, entourée de quelques arbres fruitiers. Ses habitants étaient là, assis sur la véranda à causer tranquillement, devant leur fleuve. Le soir une représentation de théâtre laotien nous tint sous le charme de ses costumes khmers et de ses gestes hiératiques, combinés aux costumes simples et au jeu amusant de quelques serviteurs bouffons pleins de vivacité.

Le vendredi 1^{er} janvier ce fut le retour. Le départ se fit par une pluie torrentielle, qui fort heureusement cessa pour le parcours le plus difficile. Nous étions à Stung-treng pour midi. Au cours d'un repas très cordial, à l'hôtel, au bord de la rivière, d'où venait un vent délicieux,

M. l'Administrateur nous parla éloquemment de ses chasses, et de ses braves Cambodgiens si peu travailleurs.

Puis ce fut l'étape vers Kratié, où nous arrivâmes à la nuit, avec la lumière du couchant tout le long du fleuve. Et le jour suivant, dans la matinée, nous avons regagné Saigon.

Une excursion si pleinement réussie nous a donné à tous le désir de remonter plus au nord vers le Haut Pays dont on dit le charme est encore plus grand. Mais pour cela il faudrait beaucoup plus de temps, et surtout utiliser le Mékong comme voie de pénétration, vers ce pays qui est un des derniers où se conserve encore le calme et le charme du passé.

Dalat, 18 mars 1937.

GEORGES BOIS.



L'assistance médicale au Cambodge

par PAUL RENON.

Je ne suis pas de ceux qui estiment béatement qu'en Indochine tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes. Non. Il nous reste encore beaucoup à faire. Mais il faut aussi avoir l'honnêteté de reconnaître que beaucoup a été fait.

Et — chose qu'il convient de souligner, et que l'on omet trop souvent — l'œuvre accomplie l'a été, toujours, dans des conditions difficiles. L'ensemble du pays, ou, tout au moins, les terres susceptibles d'un rendement immédiat, sont à la fois très pauvres et très peuplées. Les besoins des masses énormes, les tâches urgentes dévorent les hommes, le temps et l'argent. Cette considération donne leur prix aux chiffres qu'on va lire, et que nous trouvons dans une note du Docteur Martin, Directeur de la Santé au Cambodge.

En 1916, les crédits inscrits pour l'Assistance médicale aux divers budgets du Cambodge étaient de 141.138 \$ 55 ; l'année suivante, ils s'élevaient à 168.010 \$ 20 ; puis, en 1918, à 348.451 \$ 07 ; en 1919 à 473.565 piastres ; soit, en l'espace de quatre ans, une augmentation de près de 350 %. En 1928, ces crédits passaient à 638.816 \$ 74 ; en 1929 à 710.318 \$ 04 ; en 1930 à 833.557 \$ 04 ; en 1937 à 929.220 \$ 63 ; en 1939 à 957.241 \$ 35.

Ainsi, en quinze ans, les dépenses affectuées au Cambodge pour la santé publique sont passées, *grosso modo*, de 140.000 piastres à 1 million de piastres ; l'augmentation est de l'ordre de 700 %.

Pendant la même période, on note un accroissement parallèle du nombre des malades qui ont demandé soit à recevoir des soins dans les consultations gratuites données en permanence dans les formations de l'Assistance, soit à être hospitalisés dans ces mêmes formations, c'est-à-dire à y être en même temps soignés, logés et nourris, le tout, bien entendu, gratuitement.

En 1916, le nombre des malades consultants s'était élevé à 63.148. En 1939, ce nombre s'élevait à 581.129, c'est-à-dire qu'il accusait une augmentation de 900 % (ces chiffres s'appliquent uniquement à la population indigène, à

l'exception de la population européenne). De même, le chiffre des consultations, suivait une élévation parallèle : en 1916, 168.165 consultations, et, en 1939, 1.203.491. D'autre part, 5.117 personnes avaient été hospitalisées en 1916 dans les hôpitaux du Cambodge ; 20.399 personnes l'ont été en 1939. Le nombre des journées d'hospitalisation, qui était de 98.468 en 1916, s'est élevé à 477.401 en 1939.

Il y a lieu de noter particulièrement trois créations récentes.

Dans les campagnes, les accouchements sont pratiqués par des matrones, selon des méthodes empiriques et dans l'ignorance totale des principes les plus élémentaires de l'hygiène : aussi la mortalité infantile y a-t-elle été toujours élevée. Pour remédier à cette situation sans obliger les femmes habitant les villages éloignés des centres à quitter momentanément leur foyer, il a été décidé de donner à certaines femmes ou jeunes filles cambodgiennes des notions d'obstétrique et de puériculture suffisante pour pratiquer les accouchements normaux en évitant les accidents souvent mortels pour la mère ou pour le nouveau-né, souvent pour tous les deux à la fois. Ces femmes et jeunes filles, choisies parmi les plus sérieuses et les plus intelligentes des villages, sont appelées à venir effectuer un stage à la Maternité de Phnom-penh où les médecins et les sages-femmes de l'Assistance les instruisent et les guident. Ces stages sont d'une durée de six mois, pour permettre à ces élèves d'acquérir, outre les notions suffisantes d'obstétrique, les notions de puériculture qui leur permettront de donner aux mères cambodgiennes des conseils pour élever leurs enfants dans de bonnes conditions d'hygiène.

C'est au cours de l'année 1937 que la création de cette institution des accoucheuses rurales a été décidée et mise en œuvre au Cambodge. Actuellement, le Cambodge compte environ une centaine de ces accoucheuses rurales. Au cours de l'année 1939 elles ont pratiqué 12.943 accouchements.

Une autre création au Cambodge a été l'institution, en 1938, d'un service de médecine

mobile. Ce service, dirigé par un médecin européen assisté d'un médecin indochinois et de plusieurs infirmiers, a pour mission de parcourir les régions rurales éloignées des centres urbains afin d'étudier les maladies endémiques sévissant éventuellement dans les contrées visitées et de donner aux habitants tous les soins médicaux nécessaires. Il est doté d'une voiture automobile avec remorque, et peut ainsi parcourir facilement toutes les routes et toutes les pistes du Cambodge, c'est-à-dire atteindre la presque totalité de la population. Au cours des années 1937, 1938 et 1939, il a ainsi parcouru à peu près en entier le territoire du Cambodge, revenant à plusieurs reprises dans certaines régions particulièrement intéressantes.

Enfin, la dernière création de l'Assistance médicale est l'hôpital psychiatrique du Cambodge. Cet établissement, situé à une quinzaine de kilomètres de la capitale, a été ouvert au début de

janvier 1940. Jusqu'à cette époque, les malades cambodgiens atteints de troubles mentaux étaient envoyés en Cochinchine où fonctionnait déjà un hôpital psychiatrique important. On a estimé toutefois qu'il était plus humanitaire de maintenir dans leur propre pays les malheureux Cambodgiens atteints de troubles mentaux ; ils peuvent ainsi avec facilité être visités par leur famille et par leurs amis. Il est à noter que c'est à un médecin d'origine cambodgienne, spécialisé en psychiatrie grâce à des études très poussées accomplies en France, qu'a été confiée la Direction de cet hôpital.

Qu'il nous soit permis de dédier ces quelques indications à la radio de Bangkok, qui a véritablement besoin d'être un peu mieux documentée sur l'Indochine et sur ce qui s'y fait.

PAUL RENON.





Note sur le manuel de Littérature annamite « *Việt-van giao-khao-thu* » de M. Duong-quang-Hàm

La Direction de l'Instruction publique vient de publier, dans sa collection des manuels destinés à l'Enseignement indochinois, un ouvrage de littérature annamite à l'usage du cycle primaire supérieur (3^e et 4^e années).

Ce manuel, dont la rédaction a été confiée à M. Duong-quang-Hàm, professeur du Lycée du Protectorat de Hanoi, s'inspire des nouveaux programmes mis en vigueur par l'arrêté du 3 février 1938.

Il comprend deux parties :

Dans la première, la plus délicate, l'auteur étudie les règles relatives aux différents genres littéraires : le vè (poésie satirique) ; le truyên (roman en vers) ; le ngâm (poésie lyrique) ; le tho (poésie classique) : tho Duong-luât (poésie dont les règles datent des Duong (les T'ang), dynastie chinoise qui régna de 618 à 907), tho cô-phong ou cô-thê (« poésie forme antique », spécifiquement annamite) ; le tho moi (poésie moderne) ; les câu-dôi (sentences parallèles) ; le van-sach (dissertation) ; le kinh-nghĩa (explication des classiques) ; le van-tê (oraison funèbre) ; le xâm nhà-tro (chanson) et enfin le hat-noi (chant littéraire scandé par les cliquettes).

La seconde partie constitue un recueil de tex-

tes choisis des auteurs les plus connus, anciens et modernes.

Il convient, ici, de louer l'effort de recherche de M. Ham qui, à côté de nouveaux connus, a reproduit des pages ignorées du grand public, lesquelles, en révélant chez certains écrivains des aspects nouveaux font connaître sous un jour vrai leur génie.

Dans l'explication des textes, M. Ham s'est beaucoup attaché à préciser les termes sino-annamites et les allusions littéraires si nombreuses chez les auteurs anciens. Il y a réussi et le lecteur pourra, grâce à la parfaite intelligence des textes, goûter pleinement leur beauté.

D'autre part, la distribution des textes par auteurs — avec des notices biographiques abondantes — et par ordre chronologique permet d'avoir une idée de grandes périodes de l'histoire littéraire.

En conclusion, le manuel de « littérature annamite » de M. Ham est un travail plein de mérite et des plus utiles. Nécessaire aux maîtres et aux élèves, il sera également précieux pour tous ceux qui s'intéressent à l'évolution littéraire annamite.

LE-THANH-Y.



Le parts

L'appel tumultueux des gares et des ports,
Les signes que faisaient les sillages, les ailes,
Sur notre jeunesse rebelle
Comme ils étaient pressants et forts...

L'autre siècle n'avait que le mal d'un front pâle,
Le nôtre fut ce cri : Partir !
Et nous l'avons laissé longuement nous mentir
Avec des villes d'or et des golfes d'opale.

Et nous avons nourri son désir lancinant
D'images sur des murs et de mots sur des pages,
De frégates sans équipages,
De chants noirs qui tremblaient sous le ciel du Ponant ;

O nostalgie en nous des banjos, des guitares,
O plainte des accordéons !
Nous vous leurrions avec des cartes et des noms,
Des poissons japonais et des vignettes rares...

Pour nos illusions, O Boîte-à-matelots,
Nous voulions vos chansons à relents de saumure,
L'écho d'une voix rauque et dure
Et les bras où luisait le cuivre des hublots ;
Nous voulions voir changer au bout des estacades,
La couleur des regards et la forme des toits,
Et sentir glisser dans nos doigts
Les grains d'ambre marin du collier des Cyclades ;

Nos os, reconnaissant le char d'Ezéchiël,
Frémisaient d'écouter, du fond des populations,
Le psaume surhumain jaillit vers les espaces,
D'une hélice broyant le ciel !

Partir ! quitter les yeux trop connus, trop semblables,
Où pâlera notre reflet,
Partir en oubliant le los ou le pamphlet,
Partir, laissant des pas s'effacer sur des sables,

Partir, abandonnant comme un gisant pantin,
Le « double » insidieux dont s'encombrent nos vies
Et dont les paumes asservies
Veulent rogner en nous les ailes du matin !

Désir bouleversant d'un monde qui va naître !
— Même si nous savions le goût de chaque port,
Nous saurions ajouter encor,
Le tourment de Revoir au tourment de Connaître...

Claude DERVENN.

Les maîtres-laqueurs de Hanoï

Avoir le magnifique ensemble de laques que nous a offert la récente exposition de la Coopérative des Artistes Indochinois à l'Ecole des Beaux-Arts, on serait tenté de dire : « Voilà bien le produit d'une longue tradition ». Ce serait à la fois, vrai et faux. Vrai, car jadis l'Indochine fit des œuvres qui rivalisaient avec celles de la Chine, mais cet art brillant sombra dans un oubli de plusieurs siècles, où ne survécut que le souvenir d'un village où les laqueurs avaient été célèbres « Dinh-bang ». Dans ce village, il ne reste aujourd'hui pour toute trace de sa gloire passée qu'un vieux palanquin vermoulu.

La laque indochinoise, jusqu'à ces dix dernières années se bornait à quelques sentences verticales, et à toute une pacotille qui est, du reste, encore colportée et qui ne brille que très rarement par quelque qualité artistique. Cependant, c'est cette pacotille qui devait amener en 1925, dès son arrivée en Indochine, le peintre de talent qu'est M. Inguimberty, prix national de peinture, à rechercher la technique de la laque et à fonder ce qui est aujourd'hui « l'Ecole de Hanoï ».

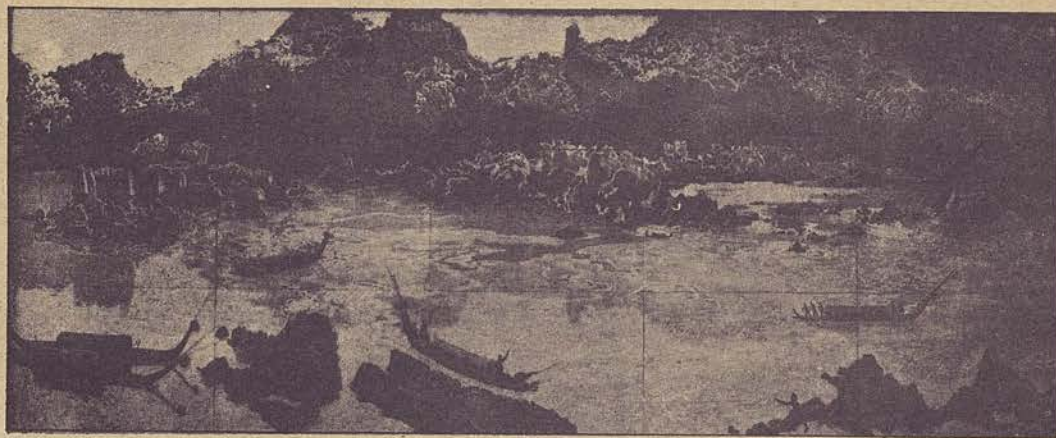
M. Inguimberty était et reste toujours un grand amateur de laques chinoises et japonaises ; aussi, venant dans un pays où vivaient encore quelques artisans sachant utiliser la précieuse matière, il eut le désir de rénover le grand art disparu. Noble idée, certes, mais qui devait l'entraîner dans une aventure pleine de vicissitudes.

Tout d'abord l'art de la laque était devenu un métier déconsidéré, le laqueur n'était plus qu'un vulgaire ouvrier alors que le dessinateur ou le peintre était artiste au même titre que le poète ou l'écrivain. Il fallait donc pour M. Inguimberty surmonter cette difficulté immense : trouver des disciples.

Certains jeunes élèves se seraient peut-être assez aisément laissés convaincre si l'ambition ne les avait entraînés vers la peinture sur soie, en grand honneur à l'école des Beaux-Arts et qui pour quelques favoris était une source de profits larges sinon fréquents. La concurrence était déloyale, la peinture sur soie ne demandait pas un long temps d'exécution et les quelques privilégiés qui en vendaient en obtenaient des prix très supérieurs à ceux qui pouvaient être timidement demandés pour une laque coûtant des mois de travail.

Un mauvais vent vint heureusement porter secours à M. Inguimberty, les peintures sur soie d'une technique médiocre tantôt se fendaient, tantôt se fanaient, si bien qu'ayant déjà peu d'acheteurs elles n'en eurent bientôt plus du tout. Des oreilles écoutèrent alors l'appel de la laque et on se mit à l'œuvre, on s'attaqua aux secrets du passé, mais il fallait tout retrouver, tout reconstituer.

On fit appel en 1927, à un artisan qui exécutait des sentences verticales avec une certaine habileté, mais il ne pouvait parler français ce qui n'était pas pour faciliter la tâche de M. In-



Rapides de Cho-Bo — Panneau laque unie exécuté par les élèves de 5^e année



Laque unie « Poissons » de M. Pham-Han



Paravent « Biches » de M. Pham-Han

guimberty dans les deux ordres de recherches qu'il avait entreprises : « retrouver la matière — retrouver la technique ».

On comprit tout de suite qu'il n'y avait de belle laque que dans une belle matière. Où la trouver ? On interrogeait l'artisan, on le regardait faire, on faisait des recherches dans des livres anciens, on utilisait de vieux objets démolis ayant été de belles œuvres, et c'est ainsi qu'on apprit qu'il fallait éliminer l'huile, que les couches superposées devaient être nombreuses (sept, huit) et que lorsque la laque était vraiment belle elle était appliquée non point directement sur le bois mais sur une étoffe le recouvrant.

Tout cela n'était rien encore. Parfois la laque séchait mal et se craquelait, ou bien elle se recroquevillait parce que la couche était trop épaisse ou le temps trop sec. Une autre fois c'était au ponçage (car chaque couche doit être poncée à la pierre) que l'accident se produisait. L'épaisseur de la couche était insuffisante et la pierre enlevait tout. On savait également que la poudre d'or ou d'argent devait être mêlée au noir ou au *cánh-dán* (aile de cancrelat) ; mais dans quelle proportion ? Encore des essais à tenter. Il arrivait aussi que la laque oxydât la couleur et le motif tournait au noir. Chaque fois il fallait recommencer, rechercher, retravailler et lorsque six mois de travail donnaient enfin naissance à une boîte on la vendait à un prix ne couvrant qu'à peine les frais. Le bois et la matière revenaient très chers faute d'organisation. L'artiste avait travaillé pour rien alors que la clientèle, trouvant les prix exagérés, n'achetait que très rarement M. Tran, le premier des laqueurs inscrits, dut abandonner, M. Inguimberty perdait son meilleur espoir.

Cependant il continuait la lutte et en 1931 l'Ecole des Beaux-Arts de Hanoi envoya à l'exposition coloniale deux panneaux de laque. Hélas ce ne fut pas un succès. M. Inguimberty ne put s'en occuper entièrement, si bien que les cartons exécutés par les élèves furent confiés à des artisans-laqueurs qui rendirent un travail grossier où une laque sans grande qualité était alliée à une gravure rustique.

M. Inguimberty ne se décourage pas encore, il tient à son idée, il persévère et obtient en 1934 l'ouverture d'un cours de technique de laque destiné à consoler les refusés au cours de peinture de l'Ecole des Beaux-Arts, modeste début d'où devait sortir l'Ecole de laque de Hanoi. C'est que ce cours, si modeste qu'il fût, allait permettre de continuer les recherches et de réaliser la mise au point de chacune des découvertes. Peu à peu seuls les sujets de valeur se maintinrent au cours qui fut en 1938 transformé en enseignement général de l'Ecole des Beaux-Arts.

A cette date la laque de Hanoi existe. On a retrouvé la technique du Coromandel, et ce ne fut pas sans peine et sans de nombreux essais qui en 1938 furent couronnés de succès.

Tout d'abord on avait essayé d'enduire le panneau d'une pâte composée de sciure de bois et de laque pour y sculpter en creux les figures, le résultat fut mauvais, on essaya alors d'un enduit de farine de riz qui donna presque satisfaction. Puis on sculpta dans le panneau, mais le bois étant mis à nu absorbait la laque et se gondolait. Enfin on découvrit la véritable technique, il fallait sculpter dans l'épaisseur même de la laque sans attaquer le bois. La technique découverte on la mit en application. Le premier essai fut navrant. Des dessins faits à trop grande échelle produisirent un effet totalement inesthétique. M. Inguimberty fit alors venir du Musée de Cluny à Paris des photographies et des dessins de paravents avec notation précise de couleur et s'efforça de les faire copier exactement par ses élèves. Ce fut le premier succès. La preuve était faite, l'art du Coromandel était retrouvé.

Le grand public commence à partir de ce jour à s'intéresser aux travaux des chercheurs et deux événements vont donner à l'art indochinois de la laque un essor définitif. Une commande que fit le Gouverneur Général Brévié de trois paravents en Coromandel destinés à l'Exposition de San-Francisco, et l'arrivée du nouveau directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, M. Jonchère.

Tout de suite M. Jonchère se passionnait pour les recherches de M. Inguimberty et de ses disciples et cela n'est point surprenant pour qui sait que, premier grand prix de Rome de sculpture, le statuaire Evariste Jonchère pensionnaire à la villa Médicis avait lui-même pendant quatre ans de 1925 à 1929 cherché à découvrir les secrets des grands maîtres de l'antiquité et de la Renaissance. Cette fois-ci le grand départ était donné. Aussitôt le nouveau directeur de l'Ecole obtient en sus des trois paravents de Coromandel une nouvelle commande de quatre autres paravents pour la direction des services économiques ; et, afin de montrer toutes les possibilités de la jeune école, on décida de les faire exécuter en laque unie. Deux furent confiés à M. Hau, deux à M. Tri. Ces commandes exécutées démontrèrent que la Maîtrise de la laque unie, comme celle du Coromandel était acquise aux artistes de Hanoi. Ces paravents beaux de matière, d'une exécution recherchée, séduisirent le public, aussi MM. Inguimberty et Jonchère décidèrent-ils de les exposer à Saigon avant de les envoyer à San-Francisco. On joignit du reste, aux sept paravents du Gouvernement les dernières réalisations faites pour les tout premiers amateurs et le succès fut considérable.



Coromandel de M. Lang (B. A. 9)



Salle de Vente — Laques — Meubles — Peintures sur soie et sculptures

Le grand art oublié revivait, et avec cette renaissance la tâche éducative des deux grands animateurs commençait.

Le moyen d'expression était acquis, il était admirable, il fallait diriger, permettre au tempérament de ces jeunes artistes de s'épanouir, tout en les empêchant de se laisser griser par un succès trop aisé et de tomber dans la facilité ou le procédé. Il fallait aussi les pousser à faire mieux, à tendre vers la perfection, à se renouveler sans tomber toutefois dans l'exagération outrancière. C'est à cette œuvre que se sont consacrés depuis lors MM. Inguimberty et Jonchère.

Tout de suite la laque unie apparut comme un moyen merveilleux pour exprimer le grandiose souvent poignant des paysages de la haute ou de la moyenne région, l'or allié au noir rendait une végétation hostile à l'homme, l'humain était représenté par un premier plan plus calme servant d'encadrement et composé de grandes feuilles de bananier ou d'aréquier traitées dans une masse d'or. Ce premier procédé décoratif fut employé avec plus ou moins de bonheur. Dans les premières œuvres ces ors, bien que séduisant par leurs reflets étaient cependant trop lourds, on abusait de leur effet trop facile, le motif n'était pas au point aussi ne devait-il tarder à être transformé. Les feuilles de bananier devinrent moins nombreuses et moins grosses, elles furent fouillées dans le détail et ce rouge profond qui s'harmonise si bien à l'or qu'il atténue trouva son emploi. Enfin ces larges feuilles se combinèrent parfois avec des feuillages légers de bambou pour aboutir à d'heureuses compositions comme celle que nous offre le paravent de M. Tri : Chua Thây ; ou bien encore le panneau décoratif de l'armoire de M. Hau. L'esprit de mesure triomphait du premier enthousiasme d'une découverte, le paysage caractéristique de l'Ecole de Hanoi s'affinait et s'équilibrait.

La même évolution se poursuit à l'heure présente pour l'emploi de la coquille d'œuf, on en tire des effets admirables, à condition de ne pas se laisser emporter par l'attrait de ces belles taches mates et craquelées s'opposant au brillant lisse d'eau profonde de la laque. Là aussi les maîtres doivent intervenir pour calmer de nobles excès, en même temps qu'ils poussent au renouvellement de la composition, du dessin et de l'effet cherché.

L'exposition nous montre deux panneaux de tendance très moderne fruits des dernières recherches de M. Tri qui, comme Bonard, veut nous exprimer l'émotion qui se dégage de taches de lumière, qui jouent devant nos yeux. M. Hau renouvelle sa manière en traitant des carpes et des poissons qui font penser aux œuvres japonai-

ses tout en gardant une entière personnalité de facture et de composition. Les élèves de 5^e année, avec les rapides de Chợ-bồ font une tentative de paysage, dépouillé de tout motif d'encadrement d'or, du plus bel effet. L'or est presque totalement abandonné dans le paravent de M. Quynh où des cerfs et des biches traités dans un demi-relief se détachent sur un fond couleur de terre chaude.

Le Coromandel offre moins de caractères spécifiquement hanoïens, la technique de la laque en creux s'accorde si bien avec les compositions classiques chinoises que seule, à de rares exceptions près, jusqu'à présent l'imitation des anciens permet de réussir ; mais déjà, la copie est souvent abandonnée pour le pastiche, et, je ne saurais le préciser, mais il apparaît que dans le splendide paravent de M. Lang la personnalité de l'artiste ajoute largement à l'inspiration classique. La composition se détache de l'œuvre inspiratrice, l'harmonie de couleur paraît nouvelle. L'Ecole de Hanoi n'a pas dit son dernier mot et il faut s'attendre à voir apparaître un nouveau Coromandel d'autant que la découverte des procédés permettant d'employer la laque claire va pousser les artistes dans cette voie. Le paravent clair exécuté par M. Bai en est un signe avant-coureur ; de dessin et de composition classiques, il est à l'inverse par la couleur entièrement originale.

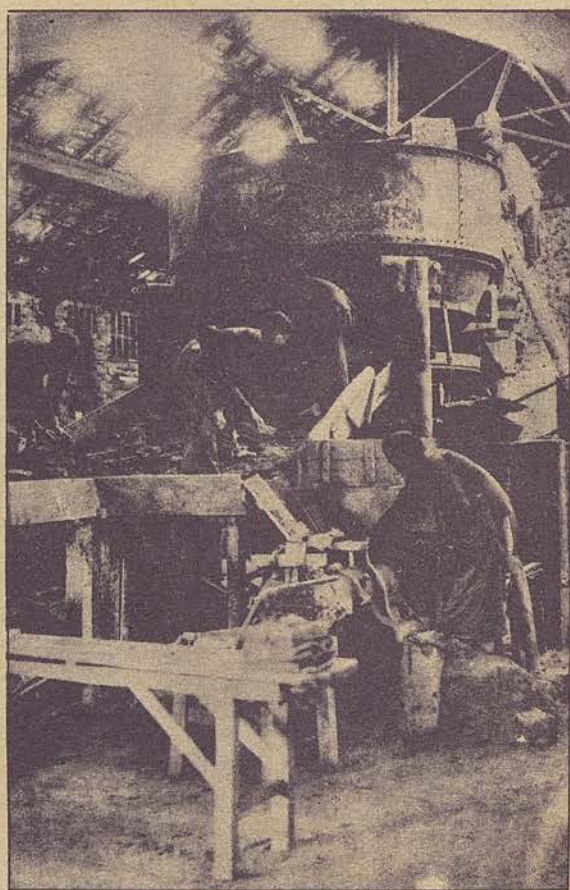
Dès à présent la Coopérative des Artistes Indochinois peut exporter ses œuvres, elle n'a pas besoin de les signer, on les reconnaîtra parmi les autres, comme on reconnaît encore les verrières des maîtres de Chartres, les tapisseries de Beauvais, les faïences de Strasbourg, de Nevers ou de Moustiers. Je ne ferais qu'un critique à ces artistes c'est d'appeler leur cénacle : coopérative. Ce nom est bien laid. Aujourd'hui les laqueurs de Hanoi ont conquis le droit de s'unir en Ecole, en maîtrise, en atelier quitte à indiquer en toutes petites lettres le caractère coopératif de leur association. Mais le nom ne fait rien à la chose, l'école existe, elle vit, elle fait honneur à ceux qui l'ont créée, à l'Ecole des Beaux-Arts, à la Métropole. Devant pareille réussite on ne peut que se réjouir à la pensée que l'Ecole des Beaux-Arts va pouvoir dès cette année commencer à former à côté des grands aînés laqueurs une pépinière de jeunes potiers qui dans les arts du feu seront un jour des maîtres. Et, qui sait enfin si plus tard nous ne verrons pas revivre à Hanoi le grand art du bronze ? Devant la réussite actuelle tous les espoirs semblent permis.

Les petites Industries tonkinoises

BRIQUETERIE



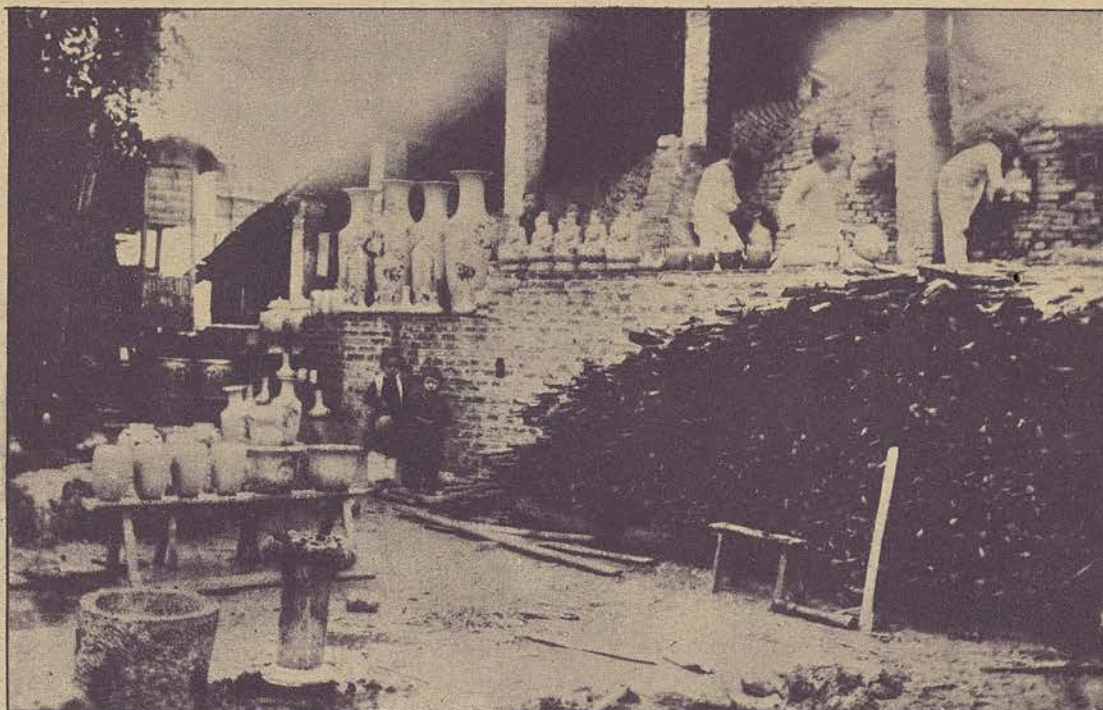
Presse à révoluer de 5 pans



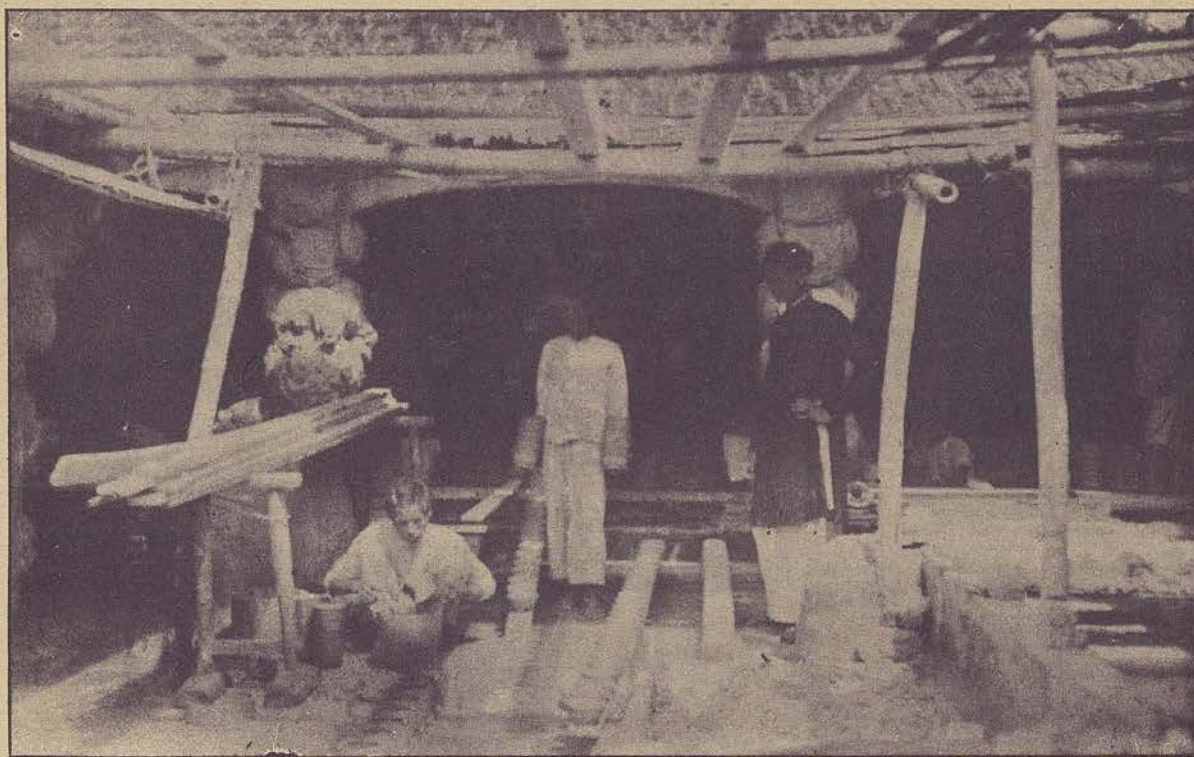
La Broyeuse mécanique

Briqueterie et Tuilerie de la maison Hung-Ky à Yên-Viên

POTERIE

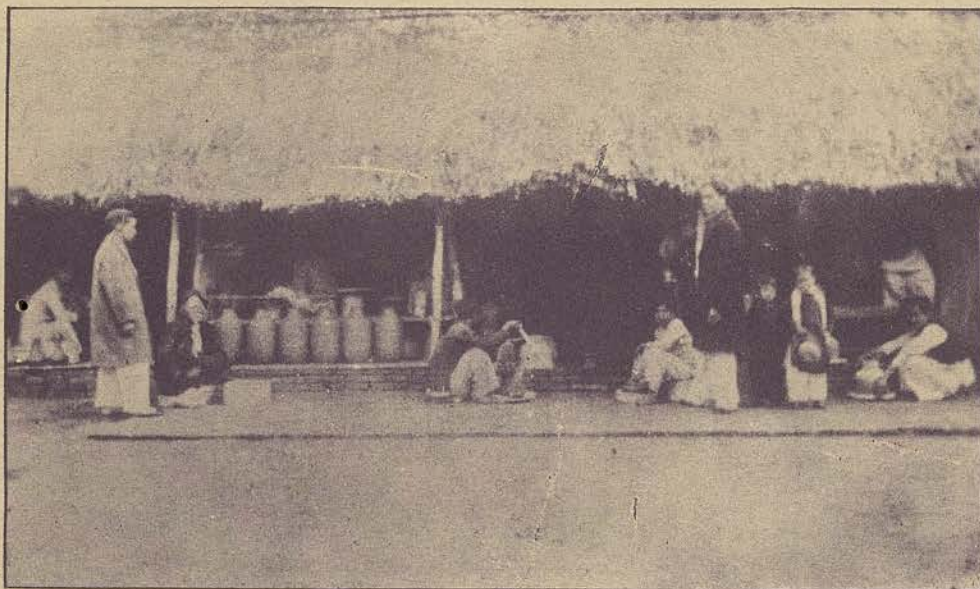


1. — Four, type Moncay — Atelier de M. Pham-van-Huynh à Bat-Trang (Bac-Ninh)

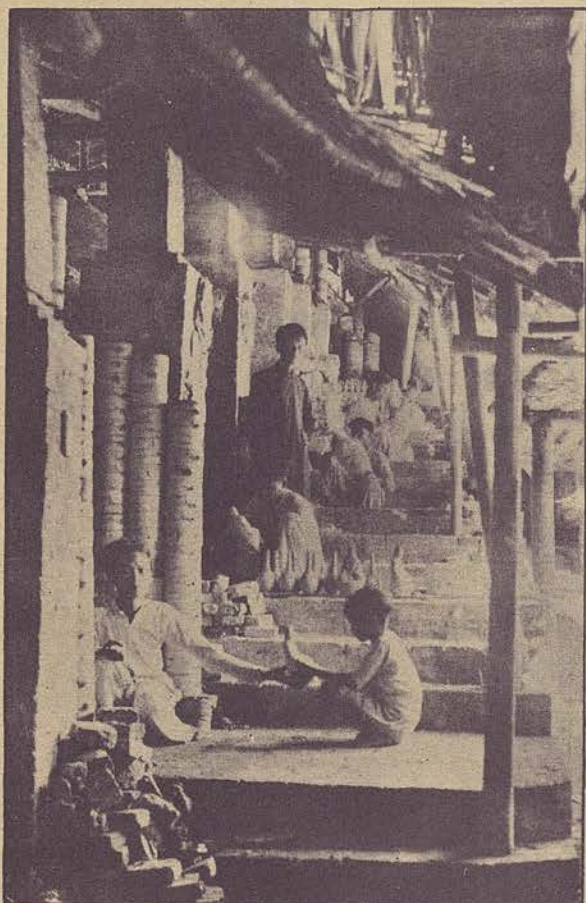


3. — L'émaillage de la vaisselle — Atelier de M. Trân-van-Lê à Bat-Trang (Bac-Ninh)

POTERIE



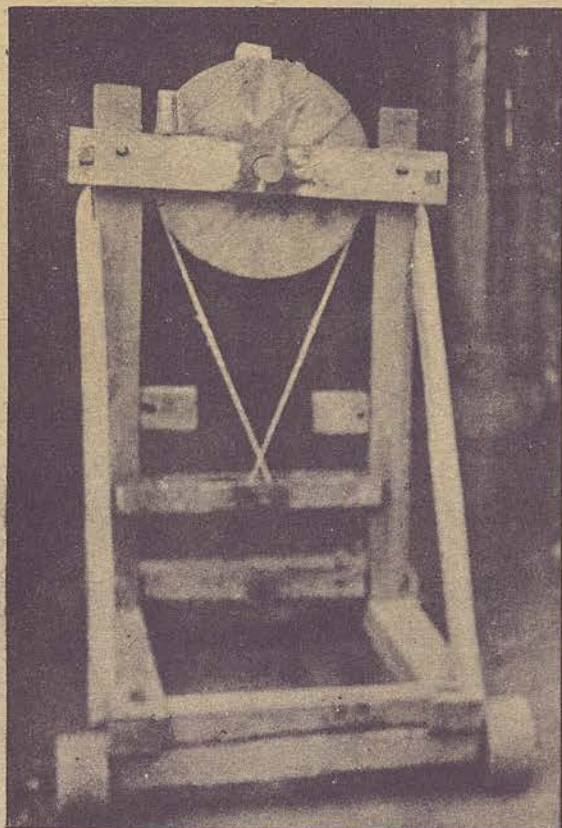
2. — Atelier de porcelaine de M. Pham-van-Huynh à Bat-Trang (Bac-Ninh)



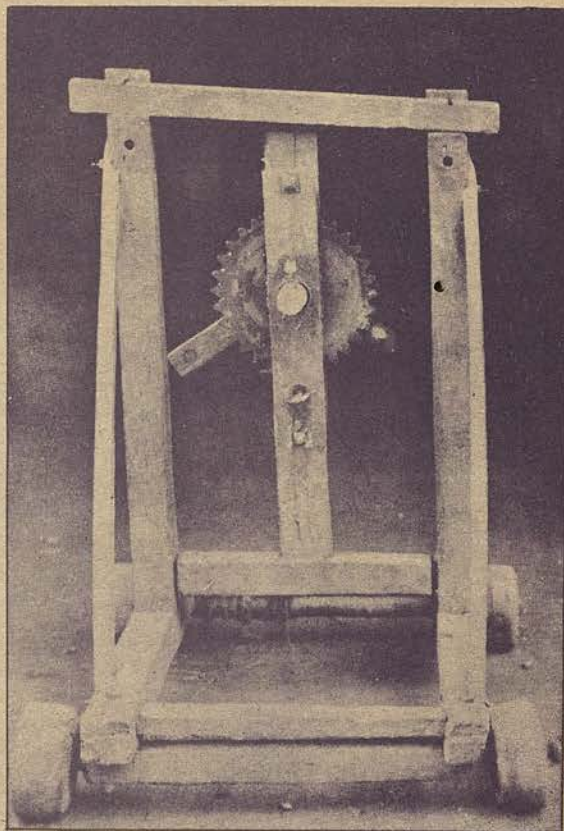
5. — Four en porcelaine — type Moncay
de M. Trân-van-Lê à Bat-Trang (Bac-Ninh)



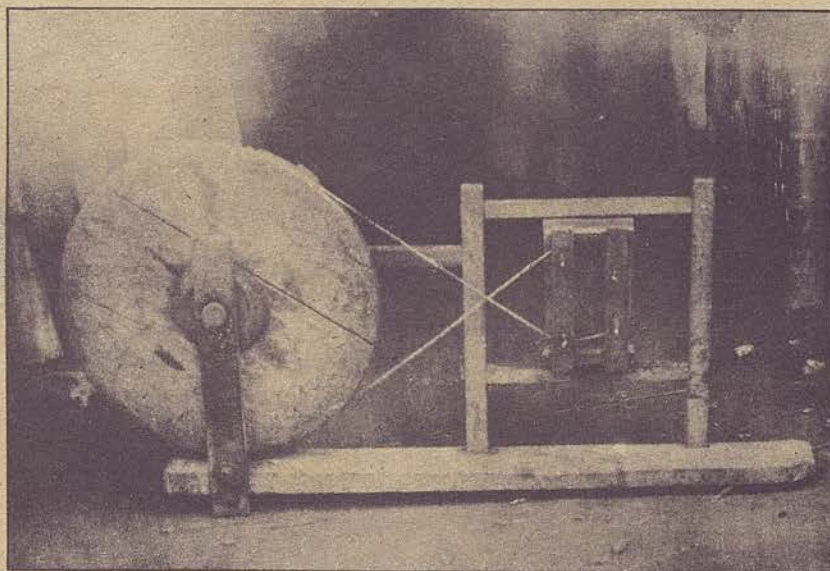
CORDERIE



3. — Une partie du métier à tordre la ficelle



4. — Une partie du métier à tordre la corde



— Une partie du métier à filer pour la fabrication de corde

TISSAGE

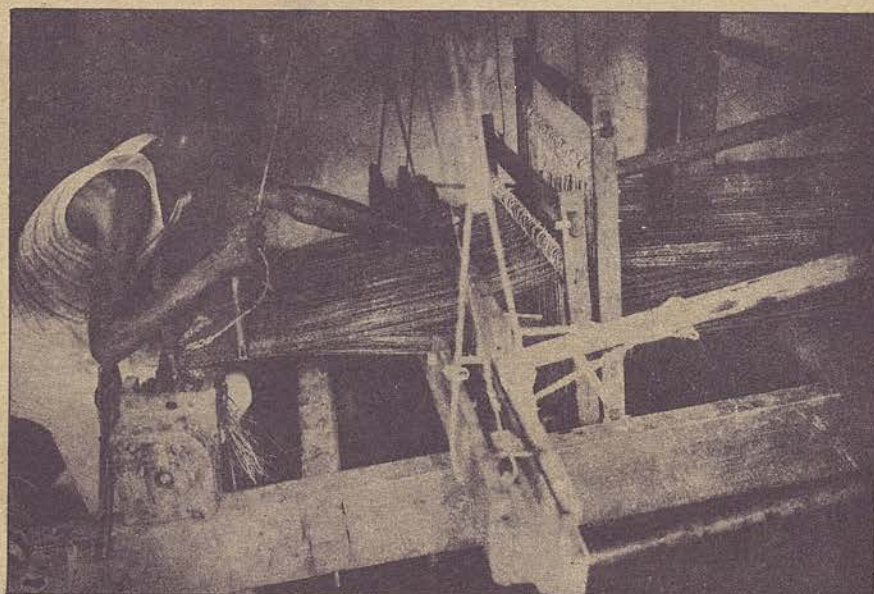
Tissage mécanique de la maison
Hung-Ky à Gia-Lâm



Métier à tisser

La Canetière :

Métier à tisser le sac à riz
en filament de jute



Morts au Champ d'Honneur



KLEBER (Joseph)
Soldat de 1^{re} classe au 9^e R.I.C.



ALBERT (Jean-Marie)
Caporal-Chef au 9^e R.I.C.



GUIGON (Maurice)
Soldat au 9^e R.I.C.



LEVEQUE (Henri)
Soldat au 9^e R.I.C.

LITT (Robert)
Soldat de 1^{re} classe au 9^e R.I.C.

LE CAILLEC (Francis)
Soldat au 9^e R.I.C.



Quand on n'aime plus

Nouvelle par TRINH-THUC-OANH.

Un voyage imprévu m'avait fait quitter le Tonkin depuis plusieurs semaines. J'avais essayé de transformer ce qui eut pu être une corvée en une succession de villégiatures dans les cinq pays de l'Union. J'étais assez satisfaite de ma longue promenade et je revenais vers Hanoi bien étrangère à ses préoccupations, encore imprégnée du charme de Hué, de la vision d'activité de la Cochinchine, des beautés historiques khmères, de l'imprévu des belles étapes. Je revenais seule et l'esprit apaisé.

Le train Saigon-Hanoi où j'avais pris place arrivait à Nam-dinh. Encore quelques heures et la vie me reprendrait dans son cadre déjà oublié. La tante Hai-Quê, majordome criard et moustachu, les cousins Hoài et Vong, graines stériles, les petites Nhi et Bé avec leurs cheveux en bols renversés de porcelaine brune m'attendaient certainement sur le quai de la gare... Peut-être mes demi-sœurs Cam et Mân seraient-elles là, elles qui me comprennent mieux, mais bien par simple curiosité de leur part... Je me voyais déjà reprise par les fils ténus mais si solides de la famille, des convenances, des relations et de toute la comédie à jouer des gestes polis et précieux et des déférences hiérarchiques pour ces pauvres vieillards avec lesquels je me sentais si peu de liens réels. Triste Ly, adieu ta liberté de voyageuse, adieu Ly inconnue de tous ceux qui t'attendent et qui t'aiment cependant, mais à leur manière, pour eux et non pas pour ton bonheur !

Le convoi freine doucement et s'arrête dans un épanchement de vapeur de la machine. Tandis que les marchands d'oranges, de cannes à sucre, de boules de riz se précipitent d'une portière à l'autre, les quatrièmes classes déversent sur le quai leur hétéroclite contenu toujours amusant à observer : chaises longues, paniers de volailles, vélos, sacs crevant de choses mystérieuses, noix de coco, touques de saumure, malles laquées de noir au lourd cadenas de cuivre à la chinoise...

Devant le wagon des couchettes, tout au bout du train, peu de monde. Lasse, je me dispose à regagner mon coin solitaire quand une silhouette pressée débouche du large péristyle de la gare et se hâte vers le wagon des premières. Une femme ne reste jamais indifférente à la vue d'une jolie toilette, c'est ce qu'elle remarque avant même de reconnaître celle qui la revêt. La toilette qui s'avance vers moi est toute simple, d'un bleu chaud et sobre où brillent dans les plis, les lumières d'un lamé imperceptible. Le col est clas-

sique, les manches ne sont pas alourdies par des « crevés » disgracieux. Malgré sa simplicité, elle a un « chic » extraordinaire et tout le mérite en revient à l'allure de celle qui la porte. Le visage de celle-ci est caché par une ombrelle de couleur assortie à la robe et au sac, vraie trousse de médecin. La femme est admirablement faite. Sa taille est harmonieusement incurvée. Elle a une démarche dégagée, imperceptiblement houleuse. Son buste droit, qui avance sportivement, sans mouvements d'épaules, porte haute et bien placée ce que par un euphémisme ridicule les auteurs ont longtemps appelé « la gorge ».

Arrivée aux marches du compartiment, l'inconnue ferme d'un geste gracieux son ombrelle bleue, relève le pan de sa robe dans un mouvement d'envol qui découvre le pantalon de soie blanche plissée sur le côté, jusqu'à la ceinture. La belle vision grimpe lestement et je reconnais avec joie ma tendre amie, la doctoresse Phung. Très en beauté comme je l'avais déjà remarqué lorsqu'elle traverse une période de son existence particulièrement active et mouvementée. Un menu pli sur son large front bien dégagé montre que toujours, il n'y a pas de roses sans au moins une légère épine que l'on essaie de dissimuler. Ses cheveux noirs qui se terminent en coques frisées dans le haut du cou dessinent sur le milieu du front et sur chaque tempe une légère pointe. Ses cils barrent d'un double trait noir accentué l'amande mauve et lustrée des paupières toujours à demi-fermées comme celles d'un chat énigmatique. Mystérieux sphinx par le haut de son visage, généralement immobile, lointain, trop souvent triste et cependant infiniment varié dans ses expressions. Habile le peintre qui réussirait à fixer l'image de cette fleur toujours changeante mi-close pour le mépris, épanouie pour la volupté, qui saisirait au vol ce rire si spontané, presque explosif. Enfin jaillissant des volutes de cheveux bleu noir, ses oreilles paraissent encore plus subtilement blanc rosé. Jamais de boucles ou de pendants, la maline sait bien que ces coquilles, comparées par le poète annamite à la pulpe de kaki mûr, sont par elles-mêmes des bijoux plus précieux que tous les diamants, perles ou gemmes rares.

Sa présence me réconcilie brusquement avec mon retour à Hanoi. Il me semble que la grande ville a dépêché vers moi le messager qui m'était le plus cher. Phung est aussi enchantée de cette rencontre imprévue. Vite blotties dans notre compartiment nous revivons les mille souvenirs

épars en nos mémoires, nous renouons les fils égarés, nous retissons les parties ajourées du canevas de nos vies, si unies depuis le lycée et toujours comprises d'une de l'autre.

Ah, si les hommes savaient tout ce que deux amies, plus que deux sœurs — car on ne choisit pas ses sœurs — peuvent avoir à se dire ! Phung me parle de ses derniers travaux, je lui décris, en désordre, quelques traits de mon voyage. Elle écrit beaucoup en ce moment ; ses travaux de médecine l'ont conduite à s'occuper de ce qu'elle appelle le « plan psychologique » de ses patients. De là à romancer il n'y a qu'un pas. Je la mets en garde, ce qui l'amuse et je la compare à George Sand. Cette comparaison la laisse subitement rêveuse. Phung a le don de s'absenter brusquement pour quelques instants. Tout à coup, elle est avec d'autres personnes en d'autres lieux et, ne vous entend plus. Je profite de son silence pour l'examiner et l'étudier dans le cadre des actes de sa vie qui me reviennent à la mémoire. Elle a des traits de caractère nettement masculins comme ceux de la grande romantique. Notamment la décision, la domination et surtout la jalousie d'une indépendance où elle a installé toutes ses aises en dépit des sarcasmes et des critiques. Elle est si femme cependant, si voluptueusement chatte, mais comme ce félin, si difficile à retenir. Elle est si effrayée des attaches qui lient une volonté, qu'il semble parfois qu'elle se brise elle-même pour conserver sa liberté.

Ah ! si moi Ly j'avais la force de caractère de Phung ! et notre conversation reprend sur l'éternel sujet entre deux femmes : l'Amour.

— Je suis embarrassée en ce moment, me dit Phung, j'ai commencé une nouvelle, une grande nouvelle même, presque un roman. Mais les mobiles de mon héros m'échappent au fur et à mesure que j'essaie de les analyser. Je suis si loin moi-même de tout cela et de cette ambiance en ce moment.

Il s'agit de mon jeune condisciple Binh. Tu dois te souvenir de lui, il suivait les cours de la Faculté et débutait quand j'étais en troisième année. Lorsque tu venais m'attendre, il nous regardait toutes deux, bouche bée, et nous nous moquions un peu de lui. Ce brave Binh a eu vraiment du mérite d'achever ses études. Sa famille a subi de graves revers et comme tant d'autres a dû cesser de lui venir en aide. Il lui a fallu accepter de remplir je ne sais quelles besognes de secrétaire de journal local. Ses patrons, ignorant ses déboires, ou feignant de les ignorer, n'étaient pas toujours très bienveillants. Bien dure période ! Cependant il a obtenu son doctorat. Sa thèse sur « la méningite lymphocytaire » a même été remarquée. Nos étudiants de la jeune faculté de Hanoi ont souvent ainsi des mérites ignorés.

Affecté comme stagiaire à l'hôpital du Protectorat puis à René-Robin, notre jeune Binh habite au bout du boulevard Armand-Rousseau faisait tous les jours et par tous les temps la route de Bach-mai à bicyclette, ce qui, disait-il, lui développait les muscles sinon l'estomac. Depuis un an déjà le voilà chef de clinique.

J'interrompis Phung : Naturellement il s'est épris d'une jeune infirmière compatriote ou métisse qui le bluffe un peu et il se trouve entre sa famille et le « cas de conscience ». Je me souviens de Binh comme d'un être très consciencieux. Les hommes sont bien souvent plus consciencieux que nous en amour... avant, tout au moins, nous pouvons bien l'avouer.

— Tu n'y es pas du tout, reprit la belle doctoresse. Il ne s'agit pas d'une infirmière mais d'une malade. Oui, je sais, cette situation est peu fréquente. Le malade est pour le médecin l'objet de son travail, le « cas ». Plus le cas est rare, plus le médecin est heureux, cela ne cadre pas toujours avec la satisfaction du client.

La patiente en question était une pure jeune fille, belle comme une fée du palais lunaire Quang-Hàn. Mais du point de vue médical ce n'était pas un de ces « cas » qui passionnent les médecins. Il ne répondait à aucun type de maladie classée, codifiée et cataloguée avec précision par la science occidentale dans un des multiples tomes des ouvrages spécialisés si utiles à notre jeune savoir.

Mais notre Binh, fougueux comme tous les timides, s'intéressa à elle plus que la maladie de langueur dont elle souffrait ne semblait l'exiger.

Elle s'appelait M^{lle} Lau. Hélas, il faut bien l'avouer, ce nom est peu poétique pour une jeune fille et pour ma part j'en aurais choisi un autre emprunté aux quatre animaux sacrés, aux neuf vertus ou aux sept parfums si cette histoire n'avait été qu'une fiction. Le chrysanthème, le rosier ou l'abricotier m'auraient tenté par le charme de leurs fleurs, mais Lau ! le nom des brindilles dont on fabrique les petits balais d'intérieur ! Seul un père plein de prévoyance, superstitieux sur l'influence des noms et soucieux de faire de sa fille une bonne ménagère peut avoir trouvé un pareil nom pour son enfant. Binh aurait dû se méfier. Il ne se méfia pas cependant.

Il devint amoureux, sans délai et sans hésitation, comme un jeune présomptueux qui veut modeler l'Univers suivant sa conception. Il témoigna à la jeune fille les marques extérieures d'une vive passion demeurée, je me dois de l'ajouter, toute platonique. M^{lle} Lau subit en patiente docile les heureux effets de cette médication imprévue. La chaleur de l'amour de Binh modifia rapidement son état général. Flattée, pour lui plaire elle prit quelques soins de sa personne et ajouta

un peu de goût à sa toilette. Son pyjama d'hôpital, de toile blanche ordinaire, se changea en un ensemble de soie crème bordé d'une menue dentelle de Hadong. Elle se procura un peu de poudre et bientôt essaya du rose pour les joues. Le bâton de rouge ne vint que plusieurs jours plus tard, mais en attendant elle se mordillait les lèvres à la dérobée pour y activer la circulation. Son insignifiance diaphane se muait en personnage précieux de conte lunaire. Une grâce insoupçonnée, un peu théâtrale, par réminiscence des gestes admirés sur la scène depuis l'enfance ajouta à son charme de petite fée.

La famille qui habitait Ninh-binh où le père avait quelque fonction mandarinale ne se rendait à Hanoi qu'à intervalles assez éloignés. Les voyages coûtent chers.

La maman de M^{lle} Lau, M^{me} Thuong, venait de temps en temps passer une partie de l'après-midi avec sa fille. Au cours d'une visite, elle fut fortement impressionnée par sa bonne mine et le changement très net de son état général. Mais sa joie se transforma bien vite en inquiétude lorsqu'elle remarqua les attentions du jeune externe et surtout le trouble, sur lequel une mère ne se méprend pas, qui saisit la pauvre Lau quand elle répondit au jeune docteur. Pour M^{me} Thuong les médecins formés aux méthodes européennes qui se moquent des pratiques ancestrales combien de fois éprouvées, étaient des gens de la ville perversis au contact des Occidentaux. Ils étaient propres à détourner la jeunesse campagnarde des bonnes et solides traditions. Dès le retour dans la province elle en instruirait, non pas son mari, c'eût été inconvenant et maladroit, mais bien sa belle-mère qu'elle savait capable de faire respecter toutes les règles et tous les devoirs.

Le résultat fut exactement ce que l'on peut prévoir, M^{lle} Lau, puisqu'elle était guérie, quitterait l'hôpital et reviendrait chez elle. De plus, les accords secrètement conclus avec la famille Tran de Nam-dinh au sujet du troisième fils, l'honorable M. Huu, pourraient être rapidement réalisés. Le Tri-phu Huu était veuf et avait déjà 38 ans.

Que voulez-vous que puisse faire M^{lle} Lau ? En bon « petit balai d'intérieur » réconciliée avec la vie par le Docteur Binh. Secrètement elle pleura toutes ses larmes. Elle promit à son sauveur de mourir plutôt que de lui être infidèle. Elle n'avait pas atteint le pont de Phu-ly que son séjour à l'hôpital lui semblait déjà un rêve lointain. En traversant Nam-dinh elle imagina les agréments de la vie d'une épouse honorée, femme d'un personnage important. En arrivant à Ninh-binh elle était redevenue ce qu'elle n'avait en somme jamais cessé d'être, une petite fille bien élevée, dans le culte de la famille et des ancêtres, un

peu éblouie par la ville, ses bruits et ses lumières, mais restée raisonnable, passive et sans imagination. Ces natures d'élite, sans le savoir, font la force d'une nation.

Phung s'arrêta un instant. Le train venait de dépasser la gare de Phu-ly et traversait en grondant ce pont que M^{lle} Lau avait franchi comme les ombres passent le Lethé.

— Laissons là cette petite paille qu'emporte le vent, Phung. Et Binh, comment a-t-il réagi ?

— C'est là que le cas m'échappe, je ne comprends plus. Nous croyons les hommes tout autres qu'ils ne sont, obstinés quand nous les supposons frivoles, passionnés quand nous ne voulons qu'un plaisir ; nous les voyons prendre leur parti de situations qui nous révolteraient. Je ne sais comment « tourner » ma nouvelle. Je ne peux pourtant pas demander à Binh de me l'écrire. D'ailleurs il doit s'analyser très mal lui-même. Et puis je veux le comprendre. Tu sais que je suis curieuse, entêtée et que j'aime bien aller au fond et au bout de mes efforts.

Ayant préparé une communication pour « l'Institut de l'homme » en collaboration avec lui, j'ai eu l'occasion de l'approcher plusieurs fois au cours de ces dernières semaines, à intervalles presque réguliers. Si j'essaie de me représenter son roman, il me fait l'effet d'une série d'images avec les mêmes personnages sommairement dessinés dans des positions successives d'une légende brève sous chaque image. Je vois d'abord un Binh désespéré, entre une corde, un flacon et un pistolet. La seconde image me donne un Binh furieux, des débris et des papiers déchirés à ses pieds. Puis Binh en crâneur devant ses camarades qui feignent de ne se douter de rien. Ensuite, c'est un être tout à fait différent et un peu ému dans le petit amphî que nous connaissons bien à l'Institut Anatomique, exposant sa communication devant la douzaine de savants de l'Institut de l'Homme. Enfin, c'est un Binh de tous les jours, dans les salles de René-Robin se penchant sur les souffrances quotidiennes à soulager, sûr de ses diagnostics. C'est aussi notre ami, le soir dans la salle de garde, le front dans les mains. Peut-être pleure-t-il... Mais les hommes ne veulent pas que nous sachions, nous autres femmes, qu'ils souffrent parfois par amour.

Pauvre Binh ! Tu n'aimes peut-être plus l'oublieuse petite Lau mais ce que tu aimes toujours et que tu reporteras, à ton insu, sur une autre à la première occasion, c'est l'image aérienne, éthérée, que tu voyais en elle. Tu as cru en une jeune fée du palais lunaire, tu as ausculté un corps léger, ténu, presque immatériel. Sans t'en douter tu as, par ton amour, transfusé ta vitalité à cet être falot.

A mesure que la chaleur émanant de toi lui donnait en quelque sorte ta propre substance,

tu détruisais, à ton insu, l'objet même de cette chaleur et de cette foi. Tu es tout étonné maintenant de ne plus aimer, Binh. C'est pourtant normal. Plus tard, quand tu devras soigner une âme pour guérir un corps, tu chercheras dans ton propre cas l'évolution du mal et son remède. Cela, quand tu auras retrouvé tout ton sang-froid.

La doctoresse Phung secoua la tête. Ses beaux cheveux étaient plaqués en auréole par les coussins du wagon. Cette crinière splendidement noire, brillait de reflet aux lumières bleues. On arrivait à Bach-mai. Les bâtiments cubiques d'un blanc crème de l'Hôpital René-Robin défilaient lentement à gauche, Phung se dressa comme un félin qui s'étire. Elle lissa sa robe d'un geste lent, caressant sa poitrine ardente et son ventre menu comme celui d'une jeune fille.

Mais ton conte est très bien ainsi Phung, il se suffit. Tu m'as exactement dépeint l'état d'âme de ton jeune camarade « quand on n'aime plus »... et puis Binh n'a peut-être pas un tempérament d'amoureux. Pourquoi veux-tu poursuivre plus loin ta nouvelle ?

Ah ! ma pauvre Ly ! Je voudrais connaître. Je suis si loin de ces désespoirs raisonnés et raisonnables. C'est bien beau quand « on n'aime plus ». Est-ce là le terme d'une existence alors que tant d'êtres, dans le silence de leur cœur, aiment encore, aimeront toujours. Ce qu'il y a de plus beau dans l'amour, c'est de croire tou-

jours que l'on aime pour la première fois et que chaque fois, c'est pour toujours. La joie de notre âme c'est de pouvoir concentrer sur un être choisi, toute cette foi, toute cette espérance dans la vie. Un être que l'on recherche, que l'on estime pour son cœur, pour son âme, cet être, se peut-il que, malheureusement, on le trouve souvent trop tard... « Quand on n'aime plus »... Mais Ly, jamais je ne pourrai écrire une sornette pareille. Du reste, quand on n'aime plus... mais ça n'existe pas.

On doit aimer, on doit aimer avec passion. Si un jour, on rencontre celui devant lequel on se sent, doctoresse, écrivain ou tout simplement femme, à des signes qui ne trompent pas, celle qui est désignée par le destin, alors toutes les amours de folle dispersion et de vaine attente, doivent s'oublier évaporées, toutes les conventions doivent tomber, toutes les lois s'incliner. L'amour est le seul dieu puissant, unique dont nous soyons vraiment prêtresses, nous autres femmes. Et pour l'homme qui nous aime, nous sommes la Muse, l'inspiration, la raison d'être de cette Passion, sans laquelle aucune grande œuvre de beauté et de bien n'a été créée.

On arrivait en gare, je regardais avec surprise Phung si étrange dans sa longue tirade imprévue. Ma George Sand avait-elle découvert son poète des « Nuits » ?

TRINH-THUC-OANH.



LA SEMAINE...

... EN FRANCE

Un Septième Acte est venu compléter le texte constitutionnel. Il détermine les conditions mêmes de la responsabilité de nos dirigeants et stipule les sanctions dont ils peuvent être passibles en cas de manquement.

En voici le texte :

« Article premier. — Les Secrétaires d'Etat, hauts dignitaires et hauts fonctionnaires de l'Etat prêtent serment devant le Chef de l'Etat, qu'ils garderont la fidélité à sa personne et s'engagent à exercer leur charge pour le bien de l'Etat, selon les lois, l'honneur et la probité.

« Article 2. — Les Secrétaires d'Etat, hauts dignitaires et hauts fonctionnaires de l'Etat sont personnellement responsables devant le Chef de l'Etat. Cette responsabilité engage leur personne et leurs biens.

« Article 3. — Au cas où l'un d'eux viendrait à trahir les devoirs de sa charge, le Chef de l'Etat, après une enquête dont il arrêtera la procédure, peut prononcer toute réparation civile, toutes les amendes et infliger les peines suivantes à titre temporaire ou définitif : privation des droits politiques, mise en résidence surveillée en France ou aux Colonies, internement administratif, détention dans une enceinte fortifiée.

« Article 4. — Les sanctions qui pourraient être prises en vertu de l'article précédent ne font pas obstacle aux poursuites susceptibles d'être exercées par la voie légale ordinaire, en raison de crimes ou des délits qui pourraient avoir été commis par les mêmes personnes.

« Article 5. — Les articles 3 et 4 du présent acte sont applicables aux anciens Ministres, hauts dignitaires et hauts fonctionnaires ayant exercé leurs charges depuis moins de dix ans. »

L'Histoire me jugera seul

Au sujet de l'entrée en vigueur de cet Acte VII de la Constitution, le Maréchal a tenu à faire la déclaration suivante :

— *L'Histoire me jugera seul. J'accepte la plus grande responsabilité. Mais d'étage en étage, cette responsabilité, diminuant en même temps que diminue l'autorité, subsiste jusque chez le plus humble fonctionnaire.*

C'est une responsabilité de l'inférieur devant le supérieur, car le pouvoir vient d'en haut. C'est une responsabilité effective car l'homme qui l'accepte s'engage en l'acceptant à jouer sa liberté, ses biens, sa vie.

Création d'un Conseil National

Cent quatre-vingt-huit personnalités appartenant aux branches les plus diverses de l'activité française ont été désignées par le Maréchal comme Conseillers Nationaux.

Ils composent ainsi une Assemblée consultative dont les avis seront d'un précieux avis pour le Chef de l'Etat, dans la conduite des affaires intérieures et extérieures.

C'est avec plaisir que nous avons relevé parmi les noms de ces personnalités, celui d'un colonial, cher à tous les Indochinois, le Gouverneur Général des Colonies René Robin.

... DANS LE MONDE

Sans préjuger du prochain assaut allemand contre l'Angleterre, qui sera le clou de cette guerre, et dont le succès pour le Reich, où l'échec pourrait, dès lors, caractériser l'issue des hostilités, la semaine écoulée est favorable aux Britanniques.

En Cyrénaïque

Derna, à 160 milles au Nord-Ouest de Tobrouk, est tombée rapidement après une lutte acharnée. Dix mille Italiens, sa garnison, auraient réussi à quitter la place. D'autres furent faits prisonniers.

Et les Britanniques d'avancer plus à l'Ouest ! Ils sont aux portes Apollonia, en route pour Cyrène. Au Sud de Derna, de gros détachements de leur armée motorisée gagne Benghazi et Barca, sur le plateau du même nom. Leur but serait d'atteindre le fond de la grande Syrte de façon à couper toute retraite aux troupes italiennes se trouvant actuellement dans ce qui reste d'inoccupé par les Anglais en Cyrénaïque ; c'est-à-dire dans l'arc de cercle formé par la côte de Derna au fond de la grande Syrte.

D'une façon générale, l'avance britannique dépasse 325 milles en profondeur depuis la frontière égyptienne.

En Erythrée

En dix jours, la position des Italiens dans le Soudan égyptien est devenue précaire. Ils ont dû abandonner leurs positions. Leur recul, devant trois colonnes britanniques convergentes, se chiffrent par 160 kilomètres !... en Erythrée désormais. Les Anglais avancent sur les positions-clés d'Agordat et de Barentu. Il semble possible que l'Italie subisse à nouveau un échec sur ce théâtre d'opérations aussi considérable qu'en Cyrénaïque et Albanie.

A noter que le Négus se trouve parmi les troupes anglaises. A la frontière du Kenya, les Britanniques enregistreraient de petits succès locaux. Néanmoins, Moyale, ville frontière britannique, serait toujours en possession des Italiens.

En Albanie

Le nouveau commandant en chef des forces italiennes, le Général Cavallero, jeune révélation de cette guerre, paraît-il, a essayé ces jours-ci, mais en vain de bousculer, au cours de puissantes et sanglantes contre-attaques, l'armée envahissante des Grecs.

Ceux-ci, après avoir offert à cette offensive italienne une élasticité remarquable, ont repris leur marche en avant d'un bout à l'autre du front. Un gros centre stratégique italien serait tombé entre leurs mains, au centre. Au Sud immédiat de Valona, il s'agirait de leur ultime poussée vers ce port. Des prisonniers, du matériel ont été capturés par les Hellènes.

L'aviation anglo-grecque a aidé efficacement l'armée de terre dans la réalisation de ses succès.

Les Italiens ont lourdement bombardé Athènes, le Pirée et Salonique.

M. Metaxas, l'âme même du patriotisme Hellène, est mort

Si, du point de vue militaire, les Grecs n'ont qu'à se réjouir, ils viennent par contre de subir un deuil cruel : le président du Conseil Metaxas, le rénovateur de la Grèce moderne, l'âme même de l'ardent patriotisme grec, est mort subitement.

Son collaborateur intime M. Koritzis, Gouverneur de la Banque de Grèce, lui succède :

— *Metaxas est mort matériellement, a-t-il annoncé, mais pour nous, il vit plus que jamais spirituellement.*

Le roi Georges a tenu à rendre un émouvant hommage, lui aussi, à la mémoire de son premier ministre :

— *Metaxas est la plus belle figure de la Grèce moderne, une figure digne des plus belles de notre Grèce antique, a-t-il déclaré au peuple au sujet de ce deuil national.*

A noter que le général Wawell, commandant de l'Armée du Nil qui opère en Cyrénaïque, se trouve à Athènes, où il poursuit, avec M. Koritzis, certains entretiens commencés avec M. Metaxas et interrompus par sa mort.

Un discours du Führer

Le Chancelier du Reich a prononcé un discours à Berlin, au *Sport Palatz*, à l'occasion du huitième anniversaire de sa prise du pouvoir.

Il faut en retenir l'annonce d'une recrudescence de la guerre sous-marine et d'un essai de resserrement de la tentative allemande de contre-blocus par un emploi renforcé, à cet effet, de l'aéronautique.

L'Amiral von Raeder l'avait déjà annoncé quelques jours plus tôt.

Ce serait aussi un avertissement aux Neutres dont les navires se rendent dans des ports anglais, donc pour les Etats-Unis.

Lord Halifax, ambassadeur à Washington, débarque à New-York

Lord Halifax, désigné il y a un mois comme Ambassadeur de Grande-Bretagne aux Etats-Unis, comme successeur de Lord Lothian, décédé presque subitement, a rejoint son poste.

Il traversa l'Atlantique à bord du « 35.000 tonnes » *H. M. S. King George V.*

Contrairement aux usages établis, le Président Franklin Roosevelt tint personnellement à se porter à sa rencontre sur son yacht *Potomac*, alors que le lourd cuirassé britannique entraînait en rivière, en amont de New-York.

Les premiers mots de Lord Halifax

Interviewé aussitôt par les journalistes américains, Lord Halifax leur a dit :

— *Je viens aux Etats-Unis comme Ambassadeur, comme membre du Cabinet de guerre britannique, également.*

M. Wendell Wilkie arrivé en Angleterre

Le *Clipper* du service régulier transatlantique déposait, il y a quelques jours, M. Wendell Wilkie à Lisbonne. Quarante-huit heures plus tard, il se trouvait à Londres.

Immédiatement, il entra en contact, d'abord avec M. Winston Churchill, auquel il remit la lettre que le Président Roosevelt l'avait chargé de transmettre à ce dernier, puis différentes personnalités politiques, dont le Chancelier de l'Echiquier.

Par la suite, le Haut Commandement britannique lui a fait visiter le système de défense contre l'invasion.

... et s'apprête à repartir

Déjà, M. Wendell Wilkie se dispose à regagner l'Amérique. Il quittera Londres le 5 février. Aussitôt après son arrivée, il déposera favorablement pour l'Angleterre devant la Commission des Affaires étrangères du Sénat au sujet du *Lead and Lend Bill* (loi du prêt et bail).

Le "Lease and Lend Bill", agréé par la Commission des Affaires étrangères

Vendredi 31 janvier, on apprenait que le *Lease and Lend Bill* avait été agréé par la Commission des Affaires étrangères du Sénat américain.

La déposition de M. Wendell Wilkie, à son retour, serait donc faite à titre consultatif, seulement.

Le vote favorable émis à ce sujet par la Commission est un indice dont on peut déduire que ladite loi sera probablement votée. De ce scrutin sénatorial dépend l'avenir même de la Grande-Bretagne.

Tentatives d'insurrection à Bucarest

Le 28 janvier, de longues informations nous apprenaient qu'une tentative d'une violence extrême avait été faite par les extrémistes de la *Garde de Fer*, à Bucarest, afin de s'emparer du pouvoir.

L'âme du mouvement n'était autre que le vice-président du Conseil, le *leader* gardiste Horia Sima, secondé par quelques anciens ministres du nouveau régime Antonesco.

Ce dernier, après avoir hésité longtemps à faire intervenir l'armée, demeurée fidèle, est resté maître de la situation lorsque cette dernière entre en action.

Des milliers de gardistes ont été tués, (2.000 dans une seule caserne, dont ils s'étaient emparés).

Horia Sima reste introuvable pour l'instant.

Les Allemands qui occupent pacifiquement le pays ont assisté, sans intervenir, à cette tentative révolutionnaire.

Néanmoins, on croit que le Général Antonesco devra, à cause d'eux, ne pas sévir trop durement contre la *Garde de Fer* qui représente en Roumanie l'idée totalitaire, inspirée du nazisme.

... EN EXTRÊME-ORIENT

La nouvelle année annamite nous a apporté un armistice avec la Thaïlande.

Les jours précédents, on avait appris que le Japon s'était proposé comme médiateur entre le Siam et l'Indochine.

Le 27 janvier, le Gouvernement Général faisait publier l'information suivante :

— Comme suite à l'intervention médiatrice du Japon dans le différend franco-thaïlandais, les hostilités cesseront, demain, 28 janvier, à 10 heures du matin.

Elles cesseront en effet.

Le surlendemain, des négociations, qui devaient aboutir quarante-huit heures plus tard, commençaient à Saïgon.

L'accord

Le 31 janvier, le Gouvernement Général en informait l'opinion comme suit :

— La Commission de cessation de combat ayant terminé ses travaux, les délégations française, japonaise et thaïlandaise ont signé à Saïgon le 31 janvier à 18 heures un accord concernant la cessation des hostilités.

Ce document règle les dispositions à prendre par l'Indochine et par la Thaïlande, en attendant la solution définitive du conflit. Il comprend un préambule constatant l'offre de médiation du gouvernement impérial japonais, acceptée de part et d'autre, et dix articles, le dernier traitant des questions de forme.

L'article premier est relatif aux armées de terre. Il stipule qu'en principe, et pour éviter tout incident jusqu'à la solution définitive du conflit, les troupes de l'un et de l'autre parti se retireront respectivement de 10 kilomètres en arrière des positions réellement occupées par elles le 28 janvier à 10 heures. Le texte de l'accord fixe, d'ailleurs, avec précision les lignes qui seront occupées du côté indochinois comme du côté thaïlandais et précise les conditions dans lesquelles sera exercée la police civile dans la zone non occupée militairement.

L'article deux définit, dans le Golfe du Siam, la ligne de démarcation que ne devront pas franchir les navires de guerre de chacun des deux pays intéressés.

L'article trois interdit aux avions de ceux-ci de dépasser la ligne située de part et d'autre des dix kilomètres en arrière des deux lignes déterminées à l'article premier.

Les articles quatre à neuf disposent notamment :

1° Que le retrait des troupes sera achevé dans un délai de 72 heures, à compter de la signature de l'accord ;

2° Que l'état de cessation des hostilités pourra être prolongé d'un commun accord entre les trois gouvernements intéressés ;

3° Que les délégués japonais, signataires de l'accord, en contrôleront l'exécution, et recevront à cet effet toutes les facilités nécessaires ;

4^o Enfn, les stipulations relatives aux échanges de prisonniers.

Avant le "cessez le feu": la journée du 25 janvier

Secteur du Laos : Journée calme.

Secteur du Mékong : L'infanterie siamoise a effectué des tirs d'armes automatiques sur Thakhek au cours de la nuit dernière et dans la journée. Nos troupes ont riposté vivement. Aucune perte de notre côté.

L'artillerie siamoise a bombardé également Thakhek, provoquant de notre part une vive action de représailles. Des coups de feu ont été échangés de part et d'autre du Mékong vers Keng-Kabao.

L'artillerie siamoise a bombardé Savannakhet. Elle a été rapidement contrainte au silence.

Secteur des Dangrecks et de Sisophon : Rien de particulier à signaler en ce qui touche l'activité des forces terrestres. L'aviation siamoise a effectué un raid massif sur le terrain de Siemréap, mais sans y causer de dégâts. Notre chasse est intervenue, abattant un bombardier siamois.

Des appareils siamois ont lancé également des bombes dans la région de Thakhek. Aucun dégât.

La journée du 26 janvier

Secteur du Laos : Rien à signaler.

Secteur du Mékong : Duel d'armes automatiques vers Keng-Kabao et Napaksoum. Tirs d'artillerie siamoise sur Savannakhet et vives représailles de notre part sur les batteries siamoises de la rive droite du Mékong.

Secteur des Dangrecks : Rien de particulier à signaler.

Secteur de Sisophon : Quelques actions locales sans développement.

Notre aviation a bombardé efficacement Srakéo et Wadhana.

... Celle du 27

Secteur du Laos : Rien à signaler.

Secteur du Mékong : Tirs d'armes automatiques et d'artillerie siamoise sur Thakhek ; aucun dégât. Vive riposte de notre part qui a contraint les Siamois au silence.

Secteur des Dangrecks : Rien à signaler du point de vue de l'activité de forces terrestres.

Notre aviation a effectué enfin des missions de bombardement dans la région d'Aranya et de Srakéo.

Le dernier communiqué

Secteur du Laos : Une action locale de nos éléments a rejeté hier, de l'autre côté de la frontière, des éléments siamois aventurés à Botene.

Secteur du Mékong : Notre artillerie a effectué quelques tirs sur la rive siamoise en riposte aux feux de mousqueterie.

Secteur des Dangrecks : Journée calme.

Secteur de Sisophon : Journée calme au point de vue de l'activité des forces terrestres.

L'aviation siamoise a bombardé Sisophon, mais n'y cause que des dégâts minimes.

Notre aviation a bombardé efficacement, pendant la nuit, des cantonnements siamois à Aranya et à Srakéo.

Les hostilités ont cessé le 28 janvier à 10 heures.

Le Capitaine de Vaisseau Bérenger et ses officiers à l'honneur

A la suite de l'opération navale de Koh-Chang, le Capitaine de Vaisseau Bérenger est promu Commandeur de la Légion d'Honneur et fait l'objet d'une proposition extraordinaire pour le grade de Contre-Amiral.

Sont cités à l'ordre de l'Armée : le Capitaine de Vaisseau Toussaint de Quiévre court, le Capitaine de Frégate Le Calvez, les Capitaines de Corvettes Mercadier et Marc, ainsi que le Lieutenant de Vaisseau Lelièvre, Adjudant de la Division.

Nos aviateurs félicités

« Veuillez exprimer ma vive satisfaction au Commandant de l'Air et au Personnel ayant participé aux récentes actions aériennes.

Les résultats obtenus sont particulièrement brillants et doivent être pour tous un précieux encouragement. »

Tel est le texte du télégramme adressé par le Secrétaire d'Etat aux Colonies, Contre-Amiral Platon, à notre Gouverneur Général.

L'Annam est confiant dans la France

Dans ses souhaits officiels à l'occasion du Têt, au nom du Maréchal de France, Chef de l'Etat, du Secrétaire d'Etat aux Colonies, du Gouverneur Général de l'Indochine et du Protectorat, le Résident Supérieur en Annam ayant souligné le puissant motif de confiance que la France doit trouver dans le loyalisme de son Empire, dont l'Annam est un des plus beaux ornements, Sa Majesté Bao-Dai, en répondant au Chef du Protectorat s'est exprimé en ces termes :

— « Vous parlez, Monsieur le Résident Supérieur, de la confiance qui nous anime tous à l'égard de la Nation protectrice et du vénéré Chef qui l'incarne à l'heure actuelle. Cette confiance est totale, absolue.

Elle s'inspire du cœur, de la raison et des résultats d'une action, qui, partout où elle s'est exercée, atteste la vitalité de la France et la profonde unité de son Empire.

Je voudrais, en ce premier jour de l'an annamite, vous en donner comme une nouvelle preuve, les vœux que nous formons tous, au fond du cœur, pour la pérennité et la grandeur renouvelées du noble Pays auquel nous sommes si profondément attachés et qui, à travers l'Histoire, a porté si haut dans le monde le prestige de la Civilisation occidentale.

Ces discours ont été échangés comme d'usage dans la grande salle du Trône du Palais Thai-Hoa, où s'est rendu le Résident Supérieur Graffeuil, accompagné des hautes personnalités civiles et militaires de Hué ; de S. E. le Délégué apostolique de l'Evêque de Hué, et des représentants de tous les services publics et de la population française d'Annam.

Après l'échange des vœux a eu lieu la cérémonie des Bai-Khanh effectués par les Ministres du Gouvernement annamite et les hauts dignitaires de la Cour de Hué.

La veille, les Ministres étaient venus présenter leurs souhaits au Chef du Protectorat. Ce dernier leur avait rendu, par la suite, leur visite au Palais du Co-Mât. De même, dans l'après-midi du jour du Têt, est-il allé présenter les vœux de l'Etat Français et du Gouvernement Général aux Reines-Mères et à l'Impératrice Nam-Phuong.

Les souhaits de M. le Résident Supérieur Graffeuil

Auparavant, M. Graffeuil, en sa qualité de Résident Supérieur en Annam, avait présenté à l'Empereur ses vœux et ceux de la population française en Annam.

Voici le texte de son discours :

SIRE,

Une fois de plus, l'année nouvelle réunit dans ce Palais Thai-Hoa mes collaborateurs et les représentants de la population française, groupés autour de moi, pour vous présenter les vœux des Français d'Annam, tout imprégnés de la respectueuse affection qu'a su inspirer Votre Majesté.

Comptant par le nombre de cérémonies du Têt, les années écoulées qu'a commencé pour moi cette longue collaboration dont je m'honore, ce n'est sans doute pas sans mélancolie que je me remémore le chemin parcouru, mais c'est avec joie, celle que Votre jeunesse, Sire, répand sur son règne, c'est avec la fierté de l'œuvre accomplie ; c'est enfin avec le réconfort d'une amitié dont je suis profondément reconnaissant à Votre Majesté de m'avoir si souvent donné les marques.

Je ne puis évoquer ces années écoulées, ce passé déjà long et si court à la fois par l'action dont il fut rempli sans exprimer aussi — et fortement — la confiance qu'il me procure. Tout ce qui a été accompli par le Gouvernement de Votre Majesté et le Protectorat, cet accord harmonieux autant qu'efficace et dont je me suis si souvent félicité auprès de Votre Majesté, tout cela a contribué à mieux cimenter cette union étroite entre la France et l'Annam que j'invoquerai au seuil de cette année nouvelle comme le gage des réalisations futures.

Ce pays d'Annam, un des plus beaux ornements de la communauté impériale française, n'est-il pas en vérité une des raisons, et non des moindres, que la France ait d'espérer ? Nous, Français d'Annam, serions impardonnables si nous ne savions l'apprécier à sa valeur, si nous ne restions pleins d'espérance ayant sous les yeux ce témoignage de la confiance des Peuples qui ont placé leur destin sous l'égide de notre Patrie. Que cette confiance ne soit pas déçue, que cette foi triomphe de l'adversité, tel est notre vœu le plus ardent, celui que j'offrirai d'abord à Votre Majesté, sachant qu'Elle l'accueillera de Son cœur généreux et de Sa claire raison.

Tous ceux qui m'entourent, Sire, souhaitent avec moi que cette année Tân-Ti voie en même temps que le relèvement de la France, le retour à des conditions normales dans lesquelles puissent vivre paisiblement les sujets de Votre Majesté, et se poursuivre l'œuvre du progrès à laquelle ils collaborent, appliquant avec l'antique sagesse annamite et avec le minimum de heurts et de précipitations dangereuses, les perfectionnements économiques et les adaptations sociales que la France leur a enseignés.

L'horizon, certes, n'est pas encore dégagé, mais de puissantes raisons d'espérer nous viennent aussi maintenant de la Métropole. Cette confiance, que j'évoquais à l'instant, trouve à s'unir à toutes celles que groupe chaque jour plus nombreuses autour de lui le Chef vénéré de l'Etat français. Aux plus lointains confins de l'Empire, sa grande voix s'est faite entendre et elle a réchauffé la foi de tous ceux qui défendent cet Empire par les armes ou par leur action, aux postes d'honneur sur ses frontières ou aux postes de commandement, de labeur, ici et là, avec le sentiment du Devoir exalté jusqu'au don complet de soi-même.

SIRE,

Ce sont ces postes du Devoir et de l'Honneur qui ont retenu plusieurs de ceux qui m'accompagnaient les années précédentes loin de cette cérémonie. Militaires ou civils, Votre Majesté sait bien que tous, absents ou présents, sont de cœur avec moi pour Lui présenter leurs vœux d'heureuse année pour Votre Empire et pour Votre Règne. En un faisceau compact et fort, leurs souhaits se joignent à ceux qu'au nom du Maréchal de France, Chef de l'Etat et du Secrétaire d'Etat aux Colonies, au nom du Gouverneur Général de l'Indochine et du Protectorat de l'Annam et en mon nom personnel, je prie Votre Majesté de daigner agréer pour Elle-même et pour Sa Majesté l'Impératrice, pour Leurs Majestés les Reines-Mères et pour Leurs Altesses impériales et les Princes et Princesses d'Annam.

LA VIE INDOCHINOISE

Départ de M. le Procureur Général Moreau

Les longues fêtes du Têt ont, comme chaque année paralyse pendant presque toute cette semaine la vie locale. La seule nouvelle qui vaille d'être notée est celle du départ de M. le Procureur Général Moreau. Il nous quitte par le Cap Padaran, étant admis à la retraite.

Son personnel lui fait ses adieux

Le samedi 1^{er} février, à 16 heures, le personnel du Service Judiciaire se réunit au Palais de Justice pour lui faire ses adieux.

M. l'Avocat Général Nicolas a prononcé à cette occasion l'allocation suivante :

tféjjfrefi eaeaeae eeeae eaaae eee aaaaaa

MONSIEUR LE PROCUREUR GÉNÉRAL,

Nous sommes réunis aujourd'hui en toute simplicité pour formuler nos adieux à celui qui pendant plusieurs années, à différentes reprises, a été le Chef du Parquet Général.

Je crois être l'interprète fidèle de tous ceux qui vous ont approché en vous disant que nous perdons en vous un Chef bienveillant et ferme dont l'esprit éclairé et subtil vivifiait l'enseignement quotidien de la pratique judiciaire.

Vous allez retrouver en France votre famille dont vous êtes séparé depuis longtemps et qui doit attendre votre retour avec impatience. Nous formulons le souhait que vous puissiez goûter près d'elle une calme retraite.

Mais retraite ne veut pas dire inaction. Votre activité n'est pas éteinte et vos rares qualités de culture, d'intelligence et de travail ne manqueront pas d'être mises à contribution dans les conseils de notables de votre région.

Là encore, vous pourrez continuer à servir utilement la chose publique dans le cadre de notre Révolution nationale sous la direction éclairée de notre vénéré Chef de l'Etat, le Maréchal Pétain.

Monsieur le Procureur Général, nous vous souhaitons un bon voyage, que les vents soient favorables et que les divinités de la mer soient propices.

Nous apprenons que le nouveau titulaire de cette haute charge est M. l'Avocat Général Nicolas.

J. B. E. Luro

En janvier 1938, à la suite d'une initiative du Gouverneur Pierre Pagès, Saigon célébrait le centenaire de la naissance du Lieutenant de vaisseau J.-B.-Eliacin Luro, Inspecteur des Affaires indigènes en Cochinchine de 1865 à 1877, ami, frère d'armes et collaborateur de Francis Garnier.

Le dernier Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises — qui a déjà fait tant de bon travail pour l'histoire des fondateurs de la Colonie — a été conçu à la suite de ces manifestations. Comme elles, il est destiné à faire revivre, par l'ensemble de documents qu'il publie, le souvenir de ce marin-administrateur dont l'œuvre, peu connue aujourd'hui, fut moins glorieuse peut-être, mais non pas moins fructueuse que celle de l'explorateur du Mékong.

Cette œuvre, la vie de celui qui la réalisa, l'enseignement qui s'en dégage, font l'objet d'une étude de M. J. Périn, publiée dans le Bulletin à la suite d'un avant-propos de M. Malleret sur le Souvenir de J.-B.-Eliacin Luro en Cochinchine.

A. M. Taboulet est revenu le soin de rechercher, de publier, et d'annoter toute une série de documents — lettres, pièces officielles, rapports, de la main de Luro ou relatifs à son activité — tirés de fonds d'archives très divers, Archives du Ministère de la Marine, Archives centrales de l'Indochine, Archives de la Cochinchine, Archives de la famille Luro, Bulletin officiel de la Cochinchine française, etc... : on voit quelques recherches patientes et minutieuses représentent une telle publication !

Etrange destin que celui de ce garçon de vieille famille tierrienne, qui paraît un moment rompre avec la tradition de ses ancêtres pour répondre à l'appel de l'aventure, et que son métier de marin ne conduit pas à cette aventure dont il a songé, mais à un labeur de tous les instants, méthodique, opiniâtre, comme celui de ses aïeux sur la terre de France.

Ses rêves, ce sont ceux de Garnier, ceux qu'ils échangent avec d'autres encore à Cholon où ils sont administrateurs. Tenter ensemble l'exploration du mystérieux Mékong qui constitue peut-être le débouché de la Chine du Sud, affronter de grands périls, de grandes fatigues, mais au prix de quelle gloire ! Ce destin lui est refusé ; mais ce qu'il marquera de son empreinte, ce à quoi son nom restera attaché, c'est l'administration du pays : tâche plus obscure, plus sédentaire, mais non moins féconde.

Par son travail acharné sur la langue, les lois, les mœurs et les coutumes des Annamites — tâche délicate où il fut un véritable initiateur —, il mérita qu'on lui confie le soin de former les futurs administrateurs, et c'est comme directeur du Collège des Stagiaires qu'il rédigea ce Cours d'Administration annamite où l'on trouve encore tant à puiser. Il mourut en France, au cours d'un congé, à peine âgé de quarante ans, épuisé par le labeur : mais il avait dignement employé sa courte vie, ayant accompli une œuvre qui lui a survécu longtemps et qui n'a pas encore été remplacée.

NAISSANCES, MARIAGES, DÉCÈS...

Naissances.

ANNAM

— MICHEL, fils de M^{me} et M. Fradin, chef d'atelier des Chemins de fer à Truong-thi.

COCHINCHINE

— JEAN-JACQUES-FRANÇOIS, fils de M^{me} et M. le docteur Riez, médecin de la Marine nationale à bord de l'avisio *Tahure*.

— BERTHE-GERMAINE, fille de M^{me} et M. Marie Louis, propriétaire à Saigon.

— JEAN-PIERRE-FRANÇOIS, fils de M^{me} et M. Davin-François Mugnier, des Douanes et Régies de l'Indochine.

— GEORGES-RENÉ, fils de M^{me} et M. Dupouy, de la « Texa Company China Limited ».

— JEAN-PHILIPPE-JOE-LUCIEN, fils de M^{me} et M. Torrès, sous-lieutenant au 5^e R. A. C.

— PHAN-THI-MAY MYRIAM, fille de M^{me} et M. Nguyễn-van-Nguon, chirurgien-dentiste.

— GENEVIÈVE-PIERRETTE-VIVIANE-ANDRÉE, fille de M^{me} et M. Varinetti, commerçant à Saigon.

— FERNANDE-MARIE-ANTOINETTE, fille de M^{me} et M. Arnaud, ingénieur-électricien à la C. E. E.

TONKIN

— JEAN-LOUIS-ROGER-GASTON, fils de M^{me} et M. François Verdier, ingénieur des Travaux publics (20 janvier 1941).

— JACQUES-EDMOND-MAURICE-RENÉ, fils de M^{me} et M. Léon Boucher, sergent-chef mécanicien (20 janvier 1941).

— MICHEL-JOSEPH-RICHARD, fils de M^{me} et M. Louis Slaès à Haiphong (20 janvier 1941).

— GUY-EMILE, fils de M^{me} et M. Emile Leconte, planteur à Dong-lang (25 janvier 1941).

— ROGER-CHRISTIAN, fils de M^{me} et M. Jean Guyot (27 janvier 1941).

— GIAO, fils de M. Nguyễn-tiên-Dao, des Services Judiciaires de l'Indochine (27 janvier 1941).

— JEAN-MARIE-MICHEL-RENÉ, fils de M^{me} et M. Oudom, étudiant en médecine (28 janvier 1941).

— MICHEL-JEAN-LOUIS, fils de M^{me} et M. Louis-Adem Buehy, garde principal des Services Pénitentiaires (30 janvier 1941).

Fiançaille.

TONKIN

— M. PIERRE SOLA, négociant à Hanoi, avec M^{lle} SOLANGE CRÉVOST, fille et belle-fille de M^{me} et M. Simon Lecoutre, inspecteur en chef des D. et R.

Mariage.

COCHINCHINE

— M. DUNAND, des Services Pénitentiaires de l'Indochine, avec M^{lle} HENRIETTE BAUMONT, fille de M^{me} et M. Samy Baumont (22 janvier 1941).

TONKIN

— M. RAYMOND-LACOSTE CANDY, contrôleur des Douanes et Régies, avec M^{lle} GENEVIÈVE LAROCHE (31 janvier 1941).

Prochain mariage.

COCHINCHINE

— M. RAYMOND LABBÉ, commissaire de la Marine nationale, avec M^{lle} SIMONE GRUBIS.

Décès.

ANNAM

— M. LOUIS BACH, sous-inspecteur de la Garde Indigène, commandant le poste de Do-luong.

— M. LESAGE, garde général des Forêts à Chorang.

COCHINCHINE

— M. CHARLES LABRUNIE, ancien directeur de la C^{ie} Air-France à Saigon (19 janvier 1941).

— M. GUALINO, régisseur-comptable de la région Saigon-Cholon (21 janvier 1941).

— M. SERGE LE PELLETIER, de la C. F. T. I. (23 janvier 1941).

TONKIN

— M^{lle} LAURET ELINE à Hanoi (28 janvier 1941).

— M^{me} LUCA née COLONNA (28 janvier 1941).

— M. DO-VAN-DIEU, Représentant du Peuple à Phutho (29 janvier 1941).

COLIS DE CAFÉ SUR FRANCE

La Coopérative Agricole de Binh-Dinh à Quinhon (Annam) peut expédier sur France des colis-échantillons de :

3 kg. brut, 2 kg. 700 net de Café au prix de 4\$75 et 5\$00
tous frais d'emballage et d'expédition compris.

Adresser mandat-poste et demandes
de tous renseignements à : **DIRCOOPAGRI-QUINHON**

LES BONNES RECETTES

Le gâteau à l'orange

Pour 6 personnes il faut : 5 œufs, leur poids de sucre, le poids de 3 œufs en farine, 80 gr. de beurre, 4 belles oranges ou 5 moyennes.

Beurrer le moule très soigneusement, râpez le zeste des oranges sur une râpe ordinaire et mettez le beurre dans une petite casserole au coin du feu pour qu'il fonde lentement.

Battez les œufs en omelette dans la terrine, ajoutez le zeste d'oranges, le sucre et la farine tamisée ; battez cette pâte une dizaine de minutes, de manière à ce qu'elle soit bien légère.

Ajoutez alors le beurre fondu peu à peu en ayant soin de ne pas verser le dépôt blanc (caséine), battez encore quelques minutes et versez dans le moule. Glissez à four chaud de 20 à 30 minutes ; le gâteau est cuit lorsqu'il se détache des bords.

Pendant la cuisson, pressez les oranges, recueillez le jus, passez-le et faites-le chauffer avec 6 morceaux de sucre.

Démoulez le gâteau aussitôt sorti du four, posez-le sur un plat et versez quelques cuillers de sirop dessus en

faisant des entailles avec le couteau à pâtisserie pour faire pénétrer le sirop à l'intérieur ; répétez cette opération jusqu'à ce que le sirop soit épuisé. Saupoudrez le gâteau de sucre en poudre et servez.

Couronne bretonne

Pour 6 personnes : 2 livres de gros marrons, 8 cuillères à soupe de sucre, 4 cuillères d'eau, 1/2 gousse de vanille, 4 ou 5 pommes (selon grosseur) : une cuillerée de beurre, une cuillerée à café de cannelle en poudre, 3 cuillères de confiture d'abricot ou de grosseille.

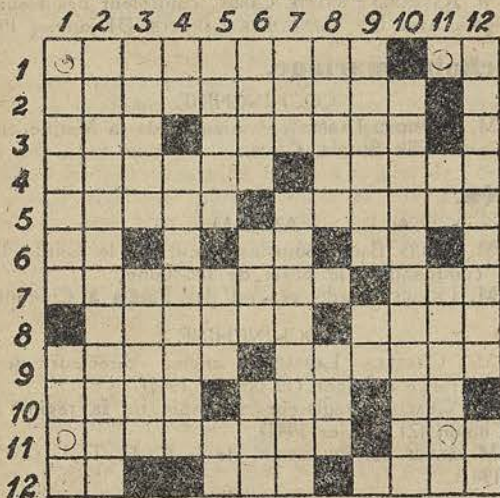
Faire cuire les marrons, les peler et les passer chauds au moulin à légumes.

Faire un sirop avec le sucre, l'eau et la vanille, l'ajouter à la purée de marrons que l'on tasse dans un moule à savarin légèrement beurré.

Peler, évider et couper les pommes en quartiers, en faire une petite marmelade à laquelle on ajoute beurre et cannelle.

Démouler la couronne de marrons, remplir le centre avec la marmelade froide que l'on nappe de confiture.

MOTS CROISÉS N° 17



Verticalement.

1. — Partie antérieure d'un temple ancien — Moire de soie.
2. — En forme de réseau.
3. — Garantie — Recueil non à jour en ce moment.
4. — Conjonction — Montagnes de l'Inde.
5. — Accuse — Vient d'un mot grec signifiant aigre et entrant dans la composition de nombreux mots — Symbole chimique.
6. — Tente de grosse toile goudronnée — D'une seule couleur — Ce qui permet de comprendre un système philosophique.
7. — A la fin d'une cérémonie — Communautés religieuses.
8. — Potage d'origine espagnole — Autre.
9. — Courte annotation — Initiales d'un diplomate sans valeur morale.
10. — Qui ne peuvent pas ne pas être.
11. — Couleur — Dépourvu de queue.
12. — Ensemble des phénomènes qui concourent à la production de la voix — Consonne doublée.

Horizontalement.

1. — Rotation en avant du bord externe de la main — Préfixe.
2. — Action d'imprimer le verso d'une feuille de papier.
3. — Dissipa — Tantième accordé à un employé.
4. — Cormoran — Une des Philippines.
5. — Privé de cornes — Otera du poil.
6. — Conjonction — Point de départ célèbre — Préposition.
7. — Partie de la Yougoslavie — Capucin.
8. — Incoordination pathologique des mouvements du corps — Exécuta le premier voyage autour du monde.
9. — Chef de l'Armée de la Ligue Catholique (1559-1632) — Action de brûler.
10. — Sa surface diminue constamment — Production — Ruisseau.
11. — Lunettes — La lentille en est une.
12. — Dans la Côte d'Or — Article — Dieux bienfaisants.

Solution des mots croisés n° 16

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	O	P	P	O	R	T	U	N	I	S	M	E
2	N	A		N	U	E		E		P	A	N
3	I	R	A	D	E		A	F	F	A	L	E
4	R	A	G	E		D		A	O	R	T	E
5	O	B	A		D	E	N	S	I	T	E	
6	M	O	S	C	O	V	I	T	E		R	E
7	A	L	S	I	N	E		E		T	I	N
8	N	O	I	R	C	I	S	S	U	R	E	S
9	C	I	N	Q		N	U		R	I		E
10	I	D		U	T	E	R	I	N		S	R
11	E	A	C	E	E	S		C	E	L	E	R
12	L	A	S	T		C	I	S	E	L	E	

Tous

Ces

procédés modernes
de reproduction
en noir
et en couleurs

SONT
A VOTRE
DISPOSITION
A L'IMPRIMERIE

G. TAUPIN & C^{IE}

50, Rue Paul-Bert - Hanoi - Tél. 141

LA
CHANCE



*Faites un geste
vers elle
elle peut faire un geste
vers vous.*



PRENEZ VOTRE BILLET DE LA

**LOTÉRIE
INDOCHINOISE**